

C'est parce qu'il y a trop de rendez-vous manqués entre les vivants que certains n'envisagent plus que le rendez-vous avec la mort. Comment expliquer que ces moments ratés puissent avoir d'aussi funestes conséquences? Qu'est-ce qui se joue quand on manque un rendez-vous? À quelles règles implicites obéit le fait de donner ou d'accepter un rendez-vous?

Ce sont les multiples dimensions de cet art du rendez-vous, qui inscrit chacune de nos vies dans le rapport aux autres et dans le temps d'existence qui nous est imparti, que Michel Debout nous propose de mieux comprendre, pour dépasser son apparence banalité. Il rappelle ainsi que si l'on aime, si l'on travaille, si l'on se soigne, si l'on fait la fête, si l'on vote... c'est parce qu'on a eu rendez-vous.

Michel Debout

expert psychiatre, est professeur émérite de médecine légale et droit de la santé. Il est l'un des membres fondateurs de la Fondation Jean-Jaurès.

12 €



9 782815 957854



Conception graphique: Hélioise Jouanard, Format Tygre.

l'aube

MICHEL DEBOUT

L'art du rendez-vous

MICHEL
DEBOUT

L'art du rendez-vous

**VOUS NE PRENDREZ
PLUS JAMAIS RENDEZ-VOUS
COMME AVANT**



l'aube

L'ART DU RENDEZ-VOUS

Publication dirigée
par Laurent Cohen et Jérémie Peltier

Michel Debout

L'art du rendez-vous

© Fondation Jean-Jaurès éditions
et éditions de l'Aube, 2023

ISBN 978-2-8159-5785-4

Fondation Jean-Jaurès éditions / éditions de l'Aube

DU MÊME AUTEUR

L'humanisme est un combat, Paris, Fondation Jean-Jaurès, 2021.

Journal incorrect d'un médecin légiste (avec Gérard Clavairoly), Paris, Éditions de l'Atelier et Fondation Jean-Jaurès, 2021.

Suicide, un cri silencieux. Mieux comprendre pour mieux prévenir (avec Jean-Claude Delgènes), Paris, Le Cavalier bleu, 2020.

Vie à crédit. Prévenir le surendettement (avec Chaynesse Khirouni), Paris, Fondation Jean-Jaurès, 2016.

Pour Denis Cettour (1952-2011), philosophe.

Ce livre que nous n'avons pas pu écrire ensemble.

Avant-propos

« C'est parce qu'il y a trop de rendez-vous manqués entre les vivants que certains n'envisagent plus que le rendez-vous avec la mort. » J'ai écrit cette phrase en conclusion de *La France du suicide*, un de mes premiers ouvrages, consacré à la prévention de cette mort de et par soi-même¹. C'est de façon très intuitive que je faisais référence au rendez-vous, avant même d'avoir saisi l'importance qu'il revêt dans le quotidien de chacun.

Pourquoi les rendez-vous manqués entre vivants peuvent-ils avoir d'aussi funestes conséquences ? Qu'est-ce qui se joue quand on manque un rendez-vous ? Est-ce que manquer à un rendez-vous, c'est briser une amitié, anéantir un amour, renvoyer quelqu'un à sa solitude ?

Pour le saisir, il faut savoir à quelles règles implicites obéit le fait de donner ou accepter un rendez-vous. Quelle attention porte-t-on à

1. Michel Debout, *La France du suicide*, Paris, Stock, 2002.

celle ou celui à qui on a fixé un jour pour se (re)voir? Quel engagement réciproque risque de sceller le destin de chacun? A-t-on compris la portée personnelle, sociale et même politique du rendez-vous?

Existe-t-il un art du rendez-vous qui inscrive chacune de nos vies dans le rapport aux autres et dans le temps d'existence qui nous est imparti? Et si, dans notre société numérisée, algorithmée du « tout, tout de suite », on finissait par perdre l'art du rendez-vous?

Pour bien pratiquer cet art existentiel, il faut en comprendre toutes les dimensions, malgré son apparente banalité. Si l'on aime, si l'on travaille, si l'on se soigne, si l'on fait la fête, si l'on vote, c'est parce qu'on a eu rendez-vous.

Introduction

C'est un seul mot, mais si souvent prononcé qu'on finit par en oublier le sens profond et la place qu'il tient dans notre existence humaine: « rendez-vous ». Quand ce n'est pas une injonction à rendre les armes, c'est ce qui organise notre temps, et donc nos vies, sans qu'on en ait toujours une parfaite conscience. Est-il nécessaire de dissenter sur ce rendez-vous que nous avons tous en partage et de réfléchir sur ce qui n'est finalement qu'un moyen de construire nos vies dans le temps qui passe? Mais est-ce vraiment parce que le temps passe que nous prenons rendez-vous? N'est-ce pas parce que nous prenons rendez-vous que le temps passe?

Lorsque les plus actifs d'entre nous, ceux qui ont une charge quotidienne particulièrement intense, se plaignent, une fois leur activité terminée, de la page blanche de leur agenda, ils observent simplement qu'ils n'ont plus de rendez-vous. Derrière ce mot se cachent tant de destins construits ou brisés, tant d'émotions, tant de projets et parfois tant de souffrances à venir.

Comme les tragédies du théâtre classique, qui respectent l'unité de temps, de lieu et d'action, le rendez-vous doit lui-même s'inscrire, c'est son essence même, dans ces trois dimensions du temps, de l'espace et de l'action. Il en est même un véritable concentré, dans lequel toute vie humaine s'exprime et se réalise : sans rendez-vous, aucune histoire à raconter, aucun souvenir à construire, aucun projet à réaliser. Comme on a pu le dire du rire, le rendez-vous est bien le propre de l'homme.

La première donnée qui vient à l'esprit, lorsqu'on évoque le rendez-vous, est la date. La date que l'on s'efforce d'inscrire au plus vite pour être certain de ne pas l'oublier ! Et pour ainsi respecter cet engagement, puisque le rendez-vous engage les deux parties (cela peut représenter plusieurs, voire de très nombreuses personnes) qui ensemble se donnent rendez-vous. La date est ainsi la première marque de chaque rendez-vous, et elle a ceci d'essentiel qu'elle est toujours une date à venir et nous inscrit donc dans notre futur. Avoir rendez-vous, c'est par conséquent organiser nos existences dans le temps chronologique, celui que l'on repère dans nos agendas et autres éphémérides, celui qui passe sans même qu'on s'en aperçoive (en tout cas sur une courte période) tellement il est consubstantiel à notre vie même.

Mais la vie humaine a ceci de particulier, quand on la compare à celles d'autres espèces vivantes, qu'elle s'inscrit dans deux temps à la

fois, qui ne sont ni tout à fait les mêmes ni tout à fait différents, d'où notre difficulté parfois à comprendre de quel temps on parle : le temps cyclique, celui de la Terre, des astres et de l'univers, et le temps chronologique, celui que l'on trouve dans les livres d'histoire, qui sont la trace même de l'existence des humains sur notre planète. Pour comprendre l'importance des rendez-vous, il faut donc clarifier l'inscription de chacune de nos vies dans ces deux temps qui, au bout du compte, n'en feront qu'un lorsque nous mourrons.

Si la date représente la condition *sine qua non* de tout rendez-vous, elle ne suffit pas à le définir. Il faut aussi retenir un lieu, s'adresser à celui ou ceux que l'on doit rencontrer et fixer la raison de cette rencontre. Chacune de ces obligations constitue les chapitres de cet ouvrage : les temps du rendez-vous ; les lieux ; les personnes rencontrées ; les raisons du rendez-vous.

Les temps du rendez-vous

Tous les rendez-vous nécessitent en premier d'en fixer la date. Mais comment, au fil des siècles de l'humanité, s'est construit le concept de date ?

Le temps cyclique¹ : le temps toujours recommencé

Le temps cyclique est celui qui s'impose à nous parce que nous le ressentons, le percevons à travers nos sens, notre fonctionnement biologique (notre horloge intérieure) et parce qu'il règle nos besoins, et donc nos activités : il s'agit du cycle journalier et de celui des saisons. La succession du jour et de la nuit marque toutes les espèces vivantes, dont le fonctionnement est conditionné par cette alternance immuable de périodes diurnes et nocturnes

1. En français, le mot « temps » a deux significations : le temps qui passe et le temps qu'il fait. Le réchauffement climatique est un problème majeur du monde qui vient.

durant lesquelles les activités vont pouvoir se développer, puis le temps du repos nécessaire s'installer: chaque espèce vivante va pouvoir ainsi croître et embellir, puis se reproduire de façon presque indéfinie si l'environnement est propice. Ainsi se réalise l'équilibre entre les différentes espèces qui assure la biodiversité.

À ce rythme diurne/nocturne s'ajoute le cycle plus long des saisons lié au fait qu'en même temps qu'elle tourne sur elle-même, la Terre tourne autour du Soleil, mouvement lui aussi perpétuel, en tout cas à vue d'homme. Ce mouvement inscrit le monde vivant dans un second cycle qui varie selon la latitude du lieu habité et qui s'exprime à travers les caractères distinctifs des saisons. Après un tour sur son orbite solaire, la Terre revient à son point de départ!

En s'inscrivant dans ce mouvement journalier et annuel, dont nous pouvons ressentir les effets corporels et physiologiques, chacune de nos vies s'éprouve dans un éternel recommencement. Le temps cyclique ne passe pas, il dure... sans fin! Mais c'est aussi parce que nous ressentons cette alternance jour/nuit et celle des saisons que nous avons la perception sensible du temps qui passe. Tout ce qui tente d'effacer de notre quotidien la dualité jour/nuit et les effets des saisons (état de la flore, caractéristiques climatiques...) contribue à nous déconnecter de notre temporalité naturelle et nécessaire à notre équilibre physiologique

et psychologique. Vivre la nuit comme on vit le jour, consommer en permanence sans tenir compte de la saisonnalité des productions agricoles détériorent en effet notre relation à notre environnement. Tout cela nous oblige à « déconsommer » plutôt qu'à ressentir les lois fécondes du monde planétaire dont nous sommes partie prenante.

Le temps chronologique : le temps de l'histoire

Contrairement au temps qui recommence, le temps qui passe n'est pas, comme le mouvement de la Terre, une donnée objective extérieure à la personne, il est une donnée mentale construite par les humains. Il est un savoir, lié à un apprentissage, et non un ressenti. Certes, chaque être humain ressent sur son organisme et son être, c'est indéniable, les effets du temps long: cela s'appelle tout simplement la croissance puis le vieillissement, mais ils n'ont pas d'effet ressenti à court terme.

Comment l'humain est-il parvenu à penser le temps qui passe en dehors du temps cyclique, mais en lien étroit avec lui? Comment la pensée humaine s'inscrit-elle, elle-même, dans ce temps en constituant ce qu'on appelle l'histoire? C'est par la fin que tout commence: c'est par la confrontation au corps mort de l'autre que se crée la conscience de notre propre finitude; la vie humaine ne prend sens que parce qu'elle a une fin. Si l'enfant est biologiquement

vivant à sa naissance, il devient humain par la conscience qu'il acquiert de l'inéluctable de sa propre mort.

Sans fin, il n'y aurait pas d'événements à raconter, pas d'histoire à transmettre, et la Terre serait peuplée des centaines de milliards d'individus qui ont commencé à vivre après Adam et Ève, ce qui est un non-sens absolu. Le prix à payer pour que nous soyons des êtres pensants et inscrits dans l'histoire est bien la conscience que nous avons de notre mort corporelle future. La fin nous donne accès à l'avant et à l'après, qui se distinguent du maintenant, aussi fugace et intense soit-il parfois.

Hier, aujourd'hui, demain sont parmi les derniers concepts que l'enfant doit apprendre après la parole elle-même. Ce n'est que vers l'âge de quatre ans, longtemps après d'autres apprentissages (dans les premières années de la vie, quatre ans représentent un âge particulièrement long à atteindre, ce qui suppose un apprentissage complexe à effectuer), que l'enfant va comprendre le sens des trois temps, du passé, du présent et du futur.

Jusque-là, c'est le ressenti du temps cyclique, le jour/la nuit, le présent/l'absent, le binaire des besoins et de leur satisfaction, communs à toutes les espèces vivantes sensibles, qui organise la vie émotionnelle, affective puis sociale du très jeune enfant. Avec l'entrée dans le temps chronologique, l'enfant s'inscrit dans l'histoire, la sienne et celle de

l'humanité tout entière. C'est parce qu'il y a un avant que chaque personne peut se projeter dans son propre futur, qu'on appelle aussi son avenir. C'est cet « à-venir » qui nous permet de nous sentir exister et toujours vivants, après ce qui a été.

La nécessaire datation

Chaque vie prend sens et se construit au fil des événements et des rencontres, mais la date de sa fin est incertaine. Elle est donc inopérante pour nous projeter dans le futur. Dans cet apparent infini du temps qui vient, il est nécessaire de fixer des étapes, autant de jalons qui permettent à chacun de construire son propre avenir. Ces jalons, que l'on appelle dates, à l'origine de tous les rendez-vous, sont des petits cailloux que l'on sème sur la route de sa vie pour ne pas se perdre en chemin. À condition que ces dates paraissent atteignables pour que l'on puisse se penser toujours en vie (mais dans quel état?) à la date envisagée.

C'est la date qui relie le temps cyclique et le temps qui passe, le temps des astres et le temps historique, le temps ressenti et le temps pensé : chaque jour appelle la nuit qui suit, elle-même annonçant le jour d'après. À partir de là, il suffit de compter ! Compter d'abord les journées, repérer ensuite que les jours s'organisent en périodes différentes (les saisons) qui reviennent à l'identique, après un nombre immuable de journées passées, ce qu'on appelle une année.

Ainsi se construisent les deux repères majeurs de la chronologie de nos vies : le jour et l'année. Il devient alors possible de compter les jours et les années qui passent, de les relier dans le temps les uns avec les autres, après avoir décidé de l'événement de référence à partir duquel le comptage s'effectue : celui de la naissance du Christ pour les pays européens et occidentaux.

Les événements eux-mêmes ne prennent sens que lorsqu'ils s'inscrivent dans la chronologie de leur survenue, lorsqu'on peut les dater les uns par rapport aux autres. Ce qui est vrai pour l'histoire humaine l'est aussi pour l'histoire de chaque personne. C'est parce que nous partageons cette chronologie que nous pouvons vivre ensemble. Chaque journée que l'on vit a la même date pour tous, celle que la société donne en partage à l'ensemble de ses membres.

Avec l'avancée des sciences et des techniques de plus en plus performantes, passant des horloges mécaniques les plus sophistiquées aux horloges atomiques, il devient possible de découper le temps en fragments de plus en plus courts pour étudier non seulement la biologie, mais aussi la structure atomique de toute la matière terrestre, vivante ou minérale. Le temps chronologique est devenu une dimension majeure de la compréhension de l'univers lui-même : beaucoup de phénomènes physiques peuvent se décrire par une équation mathématique qui a le temps en facteur !

L'humain lui-même n'échappe pas à cet *imperium* du temps dans lequel s'inscrit chaque vie individuelle et collective, ce qui nous permet d'écrire que le rapport à la vie est d'abord un rapport au temps. C'est même une nécessité pour le bon fonctionnement psychique : savoir en permanence se repérer dans le temps. On peut ainsi évoquer ces prisonniers qui marquent sur les murs de leur geôle chaque journée qui passe ou les expériences des spéléologues passant une période de vie sous terre, sans lien avec les repères du temps extérieurs, qui peuvent présenter des désordres psychiques majeurs. L'un des premiers signes de la perte de mémoire est la perte de la mémoire des dates.

Le concept de date vient organiser notre vie mentale, affective et sociale, en fabriquant des souvenirs et en nous projetant en imagination dans le futur. L'avenir lui-même devient repérable dès lors qu'on a le sentiment de le maîtriser : les bâtisseurs de cathédrales imaginaient un futur urbain qui n'advenait que de nombreuses années après leur propre disparition !

Si nous pensons nécessairement dans le temps, nous ressentons à l'inverse dans l'instant. Notre organisme, notre cerveau sont ainsi faits que le ressenti est immédiat et qu'il ne peut être différé, quelle que soit la force de notre pensée. La douleur corporelle est immanente, les images s'imposent à nous, les bruits nous surprennent, les odeurs

nous enchantent (ou nous dérangent), notre vie sensorielle s'impose en lien constant avec la spécificité de notre environnement. Nous pouvons certes fermer les yeux, nous boucher le nez et les oreilles, éviter la brûlure du feu, nous restons en permanence dans la dépendance de ce qui, à chaque instant, peut activer la réaction de nos cinq sens. Il en est de même pour nos sensations internes comme la faim, la soif, la lutte contre la chaleur ou le froid ou nos pulsions sexuelles. Notre système de pensée et de ressenti, qui s'inscrit dans le temps qui passe, est donc en permanence sollicité par ces sensations, nous obligeant à une adaptation constante pour continuer à penser dans le futur tout en continuant à ressentir dans le présent.

L'évolution de notre cerveau a permis au fil des millénaires l'apparition d'un processus qui nous permet – mais c'est aussi en partie possible pour d'autres espèces vivantes – de mentaliser notre ressenti et, à partir de là, d'aménager la réponse à nos besoins en évitant la contrainte de la réponse immédiate.

L'attente pour préparer le rendez-vous

L'être humain a ceci de particulier qu'il peut différer les réponses à ses besoins, ce que l'on qualifie de processus de désir. Pour autant, l'équilibre de notre organisme impose que la réponse soit apportée dans un moment proche, et surtout repérable, c'est-à-dire daté dans le temps. C'est ainsi que se construit le concept

du rendez-vous : j'ai faim à 10 heures mais je mangerai à 13 heures, j'ai soif mais je sais que je pourrai boire dès que j'aurai terminé ma tâche, j'ai besoin de retrouver ma compagne ou mon compagnon et nous avons rendez-vous ce soir. En différant la réponse, la pensée va ainsi construire un délai, qui ne sera pas synonyme de vide d'affect ou d'émotions, mais au contraire placera notre dynamique psychique dans une situation spécifique : l'attente. Fixer un rendez-vous crée nécessairement cette période d'attente.

Cette dernière commence dès lors qu'on a fixé le moment (la date) où la réponse sera apportée. Et plus l'humain grandit, plus il est en capacité de maîtriser cette attente. C'est un moment particulier, fécond mentalement et émotionnellement : toute la vie psychique n'est pas centrée sur la réponse immédiate aux besoins. Une partie du cerveau sait qu'il a rendez-vous et s'y prépare (par la représentation imaginaire qu'il se fait de ce rendez-vous, qui peut se transformer en véritable rêve) alors que le reste de la pensée est disponible pour réaliser d'autres tâches, parfois même au pluriel ! C'est cet ensemble que l'on nomme aujourd'hui « charge mentale ». La disponibilité du cerveau étant, comme c'est le cas pour tout organe, limitée, il ne peut pas en permanence multiplier les rendez-vous tout en effectuant les activités du présent. La charge mentale érodant la part de cerveau disponible – si chère

aux publicitaires! –, cela peut conduire à épuiser mentalement et psychologiquement la vie de chacun. C'est particulièrement vrai pour les femmes, qui doivent tous les jours se rendre disponibles pour les multiples rendez-vous que leur imposent leurs responsabilités conjugales, familiales, sociales et de travail.

L'attente n'est pas le vide de la pensée, elle est une construction de la pensée. C'est pourquoi plusieurs années sont nécessaires à l'enfant pour qu'il l'intègre psychologiquement. Il pourra se consoler de ne pas avoir tout de suite le jouet convoité s'il a la conviction qu'on le lui offrira le jour suivant. Parce que nous vivons dans le temps, nous sommes condamnés à attendre. Mais il est possible d'écrire cette phrase en la retournant: c'est parce que nous attendons que nous nous sentons vivants.

Le meilleur symbole de l'attente n'est-il pas celui de l'attente d'un enfant? Cette « merveilleuse » attente que vit la mère, qu'elle partage souvent avec le père, est tout sauf un temps vide. Attendre l'enfant, ce n'est pas perdre son temps, c'est au contraire le construire, jusqu'à la date du rendez-vous, par la représentation mentale, affective et chargée d'émotion de la future naissance. L'enfant est vivant dans le désir de la future mère, dans son imaginaire, avant même que la grossesse n'arrive à son terme. Mais une grossesse peut survenir en dehors de tout désir ou de toute représentation imaginaire d'un enfant à naître: l'interruption

de cette grossesse n'est pas attentatoire à une vie future, puisque celle-ci n'a eu aucune existence dans la pensée, la représentation psychique de la femme.

Si tous nos besoins étaient immédiatement satisfaits, nous échapperions au ressenti du désir (ce qui est le cas de beaucoup d'espèces vivantes), désir qui occupe le temps qui passe et qui en transforme le caractère menaçant (la mort inéluctable) en accomplissement émancipateur de notre destin.

L'attente pour conjurer la mort aux troussees!

Cette succession de rendez-vous permet d'exorciser la mort. Si elle est certaine, sa date reste incertaine, c'est d'ailleurs ce qui la rend « vivable » (que serait notre vie si nous connaissions à l'avance la date de notre mort?). C'est parce que notre temps de vie est incertain que nous éprouvons le besoin impérieux d'exorciser cette incertitude en l'évacuant de notre pensée. Fixer rendez-vous, que la date soit proche ou lointaine, c'est refuser la fatalité de notre finitude, comme si rien ne pouvait empêcher que nous soyons encore en vie le jour de ce rendez-vous.

Fixer rendez-vous, c'est donc transformer l'incertitude du temps de nos vies en certitude du temps que nous avons à vivre! C'est, comme l'a montré de façon magistrale Sigmund Freud, vivre avec l'illusion d'immortalité. Sans cette illusion, l'incertitude serait paralysante,

tout projet serait entaché par son impossibilité d'advenir, toute décision serait aléatoire, toute existence s'arrêterait de vivre.

Les dates des rendez-vous à venir servent à nous projeter dans la vie, et non à nous rapprocher de notre mort. C'est un contresens de considérer que l'on peut attendre la mort puisque l'attente se situe dans la vie, elle est constitutive de nos vies, elle est nécessairement un « trompe-la-mort ». On n'attend pas la mort, elle survient, elle s'impose à nous. On ne peut la considérer comme désirable au sens où le désir projette dans le futur la réponse à un besoin qui s'exprime dans la vie, y compris le besoin de spiritualité : il n'y a pas de désir de mort, il y a la mort du désir.

La sérénité

Cette disponibilité de la pensée pour donner rendez-vous suppose ainsi de nous penser toujours vivants individuellement et collectivement le jour du rendez-vous prévu. Cette sécurité intérieure qui vient combattre l'incertitude de la date de notre mort est une donnée essentielle du fonctionnement psychologique humain. Comment en effet parvenons-nous, les uns et les autres, à poursuivre notre chemin comme si de rien n'était alors que nous avons la certitude que notre histoire doit s'arrêter ? C'est ce sentiment qui nous accompagne dans la construction de notre quotidien, et que l'on peut qualifier

de sérénité. Cette sérénité nous permet de contrecarrer la menace et même la peur de la mort en nous rendant disponibles.

La perte de sérénité

J'ai eu l'occasion de recevoir, pour une mission d'expertise à la suite d'une agression, une jeune employée de banque qui m'a appris qu'elle avait été victime de deux hold-up dont les conséquences psychologiques ont été très différentes.

Lors du premier, elle se trouvait dans la salle des coffres de son agence, située, comme souvent, au sous-sol lorsqu'elle a entendu des bruits à l'étage supérieur, qu'elle a immédiatement interprétés comme ceux d'un hold-up. Elle s'attendait à l'arrivée des agresseurs dans la salle où elle se trouvait, puisque souvent l'argent y est déposé. Elle se préparait donc au face-à-face avec l'homme cagoulé. Celui-ci l'a menacée d'une arme pour qu'elle obéisse à ses ordres ; ce sont d'ailleurs les consignes qu'elle a reçues lorsqu'elle a pris ses fonctions. Une fois les gangsters partis avec leur butin et les secours arrivés, elle était en état de choc, comme tous ses collègues, m'a-t-elle expliqué. Mais les jours suivants elle a pu reprendre le cours de ses activités personnelles, puis professionnelles sans trop de difficultés. Elle a présenté des signes anxieux quelques jours, puis ceux-ci se sont rapidement effacés. L'image du braqueur cagoulé et de son arme n'avait pas fait

une effraction traumatique dans son psychisme parce qu'elle s'était préparée à la scène, qui perdait ainsi une part de son caractère menaçant et morbide.

Plus d'un an après cette attaque, elle en a subi une seconde qui s'est déroulée selon une tout autre configuration. C'était un jour de rentrée après les vacances d'été, elle se dirigeait tranquillement vers la porte de l'agence après avoir laissé sa voiture sur le parking. Elle pensait toujours aux vacances lorsqu'elle a retrouvé un de ses collègues qui, comme elle, arrivait plus tard à son travail, les autres ayant déjà assuré l'ouverture de l'agence. C'est en bavardant et en évoquant ses souvenirs d'été (une période de plaisir et de détente) qu'elle a franchi le sas d'entrée, déclenché par un collègue déjà à son poste. Un homme sorti de l'ombre lui a braqué un revolver sur la tempe en la sommant de se coucher au sol. C'était la même cagoule, la même arme, mais son esprit était ailleurs, ses pensées toujours en vacances, l'effet de surprise de cette attaque fut total. Il n'y avait eu aucune préparation à la survenue de cette menace de mort qui, une fois les braqueurs partis et les secours arrivés, l'a poursuivie en permanence malgré les soins, les entretiens psychothérapeutiques, le recours aux anxiolytiques : elle avait perdu sa sérénité. Depuis cette seconde agression un an avant notre entretien, elle était dans l'incapacité de vivre sans ressentir cette menace : la mort pouvait surgir à tout instant.

Quelque chose s'était cassé dans son rapport à l'existence, celui qui permet à chaque mortel de vivre sans penser en permanence à la possibilité de mourir à chaque instant. Elle avait perdu la légèreté de l'être ! Cette perte de sérénité était particulièrement handicapante pour cette jeune femme, l'empêchant de retrouver des moments de plaisir, des attentes désirantes qui ne soient pas pollués par cette image de la mort qui surgit.

La sérénité est donc un processus existentiel fondateur de nos vies, c'est pourquoi il est nécessaire de repérer chez certaines personnes en souffrance psychique des symptômes cliniques évocateurs de la perte de sérénité. Celle-ci est à différencier de l'anxiété, qui est un ressenti plus superficiel : l'anxiété se vit dans l'instant ; c'est le moment où l'on se met à craindre la survenue de difficultés, d'épreuves, qui viendrait perturber le cours attendu des événements. L'anxiété pourra s'estomper dès lors que la réalité vécue viendra démontrer qu'elle n'avait pas lieu d'être.

Représentation imaginaire et préparation de la réalité de la rencontre

L'attente du rendez-vous prépare le temps de l'action, met la pensée puis la personne elle-même en mouvement ; elle le fait selon l'importance attachée à l'objet du rendez-vous, selon sa nature et les différents affects et émotions qu'il peut mobiliser. Tous les rendez-vous sont

ainsi préparés mentalement, émotionnellement, affectivement, ce qui amène la représentation psychique de ce que sera le moment réel du rendez-vous.

Du fait de cette représentation, un décalage se construit avec le réel de la rencontre. Lacan disait que le réel, c'est quand on se cogne. Ce réel du rendez-vous, après son attente, va forger le destin de chacun. Il n'y a de confrontation au réel que s'il y a eu, au préalable, une représentation du réel à venir, dans le temps d'attente du rendez-vous. Les événements ont donc une représentation mentale avant même de survenir, c'est ce qui leur donne une place spécifique dans la pensée humaine. Le vécu animal est une succession de faits qui s'imposent, sans possibilité de préparation, provoquant des réactions immédiates, physiques, émotionnelles, physiologiques, mais sans qu'elles soient inscrites symboliquement dans une histoire personnelle ou collective. Pour les humains, plus un événement a pris de la place dans la période de l'attente, plus il s'inscrit dans la mémoire : l'avant détermine aussi l'après !

Ce temps d'attente doit donc être un temps disponible, et cette disponibilité suppose que les pensées, les affects, les émotions ne soient pas parasités, pollués par des événements extérieurs.

Les rendez-vous empêchés

Afin d'être présents en lieu et en heure, nous prenons nos dispositions matérielles, personnelles et psychologiques dans la préparation de ce qui se passera au moment du rendez-vous lui-même. Cette pensée occupe une part de notre cerveau disponible tandis que nous pouvons vaquer à d'autres occupations. Tous les parents qui laissent leurs enfants le matin à l'école connaissent cette situation ; ils leur promettent qu'ils viendront, le soir, les chercher. Ce type d'engagement prend une importance particulière, et tout ce qui viendrait empêcher le parent d'être présent au rendez-vous sera vécu comme particulièrement angoissant et culpabilisant.

C'est l'histoire de cette mère qui, pendant les vacances d'hiver, accompagne le plus jeune de ses fils à l'école de ski ; elle rejoint les aînés pour descendre des pistes, comme le font tous les skieurs en ces périodes de vacances. Au cours d'une descente, la mère est percutée par un skieur survenu derrière elle à vive allure et incapable de l'éviter. Elle se retrouve à terre avec une fracture compliquée de la jambe. Lorsque les secours arrivent, elle doit être transportée d'urgence à l'hôpital sans pouvoir prévenir son enfant qui l'attend. Cette pensée va tarauder son esprit beaucoup plus que l'état de sa jambe, provoquant angoisses et culpabilité à l'origine d'un état de stress post-traumatique invalidant.

Les rendez-vous peuvent ainsi être empêchés par des accidents ou des agressions imprévisibles, ce qui les rend plus traumatisants encore. Les conséquences psychiques des accidents ou des agressions dépendent, on l'ignore parfois, des conditions psychiques de la victime au moment même où l'accident survient. Selon l'importance de ce qu'elle se préparait à faire et l'impossibilité de le réaliser, les effets traumatiques seront particulièrement intenses.

Il en est ainsi pour cet homme arrivé en colère au service de médecine légale parce que l'autopsie du corps de sa mère avait été réalisée sans qu'il ne soit prévenu. Voyant qu'il s'adressait de façon très véhémement aux agents du service, je lui proposai de venir s'en expliquer dans mon bureau. Une fois qu'il fut un peu calmé, je lui appris que la décision d'autopsie ne dépendait pas de la famille mais du procureur de la République, et que sa mère était décédée dans des conditions telles qu'il était nécessaire d'en connaître la cause précise. Comme il n'avait pas été possible de le joindre, l'examen avait été réalisé avant qu'il ne soit prévenu. Je pus aussi lui confirmer que la cause du décès de sa mère était cardiaque, et je pus même lui préciser l'heure probable de sa mort. Cette annonce lui permit de reprendre le cours des journées précédentes. Il avait effectivement rendez-vous avec sa mère mais ce rendez-vous avait été empêché, et lorsqu'il était arrivé beaucoup plus tard au domicile de cette dernière, les voisins lui avaient

annoncé sa mort et son transfert au service de médecine légale. Toute son émotion, sa culpabilité, était liée au fait que sa mère avait dû l'attendre et qu'elle était morte sans le revoir, avec peut-être un sentiment d'abandon. Mais je lui appris qu'elle était morte avant même l'heure du rendez-vous qu'ils s'étaient fixé. Elle n'avait donc pas pu souffrir de son absence. Il avait retourné la colère contre son retard en colère contre le service qui avait réalisé l'autopsie. Grâce à cette dernière, il put être rassuré sur l'absence de conséquences de son rendez-vous empêché. Il me quitta en me remerciant d'avoir réalisé l'autopsie de sa mère !

Selon l'importance qu'ils peuvent avoir pour l'avenir personnel ou professionnel, les rendez-vous empêchés peuvent parfois modifier les destins et prendront une place majeure, souvent destructrice, dans la mémoire des victimes.

Les rendez-vous manqués

À la différence des rendez-vous empêchés, les rendez-vous manqués le sont par le comportement personnel de celle ou de celui qui finalement ne viendra pas. Ces situations extrêmement fréquentes s'expliquent la plupart du temps par la raison même du rendez-vous et l'idée que la personne se fait de l'importance de s'y rendre. Manquer un rendez-vous est souvent lié à la représentation psychique et émotionnelle du moment du rendez-vous.

Il apparaîtra plus économique pour soi de ne pas s'y rendre pour ne pas être confronté à la demande ou au discours de l'autre. Combien d'amoureuses ou d'amoureux ont pu ainsi attendre en vain et n'avoir aucune explication sur cette rupture non assumée, qui est sûrement la pire de toutes ?

Parfois, l'enjeu du rendez-vous est tel, la tension psychique est si forte que la personne n'a d'autre possibilité que l'absence, on parle d'ailleurs d'acte manqué. Parce qu'elle ne se sent pas prête à l'épreuve programmée, parce que cette dernière a une telle importance que le cours de sa vie peut en dépendre, la personne est, paradoxalement et de façon inconsciente, dans l'incapacité de faire face au réel du rendez-vous. Elle pourra ainsi se tromper d'heure, de jour, trouver toutes les excuses possibles pour ne pas avoir à se confronter à un échec éventuel ou à une confrontation trop éprouvante.

Le retard au rendez-vous

Dès lors que le rendez-vous représente un engagement avec l'autre, il convient, ne serait-ce que par respect pour cette personne, de ne pas la faire attendre, surtout sans lui donner ou lui faire donner d'explication.

Il y a des retards qui sont socialement et personnellement acceptables, une façon de refuser la tyrannie de l'heure exacte parce que notre cerveau a besoin de fonctionner à son propre rythme et de ne pas être soumis en permanence

au carcan de l'horloge. Il est aussi des retards « programmés » parce qu'on sait qu'ainsi on sera attendu, façon de se donner de l'importance, qu'elle soit personnelle ou sociale, vis-à-vis de celle ou celui qui attend. Il est enfin des troubles du comportement psychique qualifiés de procrastination, qui expliquent que certaines personnes sont systématiquement en retard, ce qui peut d'ailleurs entraîner des problèmes relationnels et sociaux.

Rendez-vous et imprévus

Souvent le retard s'explique par la succession de rendez-vous dans la même journée, à l'origine d'une tension psychique qui se solde par une fatigue ressentie lorsque le soir arrive. Celle-ci s'observe notamment chez les femmes et les mères isolées, qui doivent faire face aux contraintes du travail puis à celles liées à l'éducation de leurs enfants. Il faut savoir espacer les rendez-vous pour ne pas en devenir prisonnier, il faut même se laisser du temps pour être disponible face à l'imprévu.

Sans les rendez-vous, on subirait en permanence les événements sans pouvoir les relier, dans le temps, les uns aux autres. Mais ne vivre que de ce que l'on attend, prévoit, organise, empêche la disponibilité à tout ce que la vie peut offrir comme rencontres ou événements, qui surgissent et vont permettre, éventuellement, de construire un destin qui n'était pas fixé à l'avance, et qui n'en sera que plus fécond.

Garder ce temps disponible pour l'imprévu, ce n'est pas remettre en cause la place du rendez-vous dans nos vies, car sans le rendez-vous, nous n'aurions aucune sensation de l'imprévu, puisque rien ne serait prévu à l'avance... Cette disponibilité à ce qui peut advenir n'est pas de même nature que l'effet de surprise qui, on l'a vu plus haut, peut sidérer la pensée et empêcher de suivre le chemin déjà tracé.

La vie urbaine oblige à de nombreux déplacements qui confrontent à la multiplication des retards : bouchons de la circulation, panne des réseaux ferrés... Les citadins vivent, de plus en plus, sous la tension quotidienne de ne pas arriver en retard ! Cette tension ne provoque ses effets nocifs, parce que répétés, que sur les travailleurs qui doivent obligatoirement « arriver à l'heure », celles et ceux pour qui le retard n'est pas synonyme de légèreté de l'être, mais peut être, au contraire, reproché jusqu'au risque de licenciement ! Nous ne sommes pas égaux dans l'organisation du temps de nos vies ; il y a ceux qui peuvent rester en permanence ouverts à tous les imprévus de l'existence et ceux qui en seront quotidiennement privés.

Attente, manque et addiction

L'attente, on vient de le voir, est un moment fécond qui précède celui du rendez-vous et lui donne une place dans la vie psychique, il est l'inverse du vide de la pensée et des émotions. Mais l'attente suppose que le rendez-vous aura

bien lieu, que le besoin que l'on a pu différer trouvera bien une réponse et que, jusqu'à ce moment-là, une part de cerveau restera disponible pour accomplir les autres tâches du quotidien. Lorsque le rendez-vous diffère un besoin impérieux et que les sensations, les affects qui s'y rattachent ont tendance à envahir la pensée et les émotions, alors le manque peut s'installer.

Le manque est ainsi une attente qui ne peut plus attendre, qui s'impose au reste de la pensée, à la dynamique psychique ; tout ce qui peut être accompli se concentre alors sur un seul but : répondre dans l'urgence au besoin ressenti. Si l'attente est organisatrice du temps psychique et du temps de vie, le manque suspend ce temps, contraint le fonctionnement psychique à se réduire à l'immédiateté, toute l'énergie vitale sera consacrée à l'obtention de ce qui est attendu, même par tous les moyens. Le manque s'impose à la personne, le désir devient tyrannique, envahissant, aucun délai ne peut être supporté, le temps ne s'écoule plus, ce qui rend possibles tous les passages à l'acte, parfois même définitifs. Le manque est bien source d'addiction, c'est-à-dire de l'incapacité de maîtriser les besoins par les rendez-vous que l'on se donne pour les satisfaire.

Une fois que sa date est fixée, l'attente du rendez-vous permet de nous émanciper de la dictature du temps cyclique, qui règle notre horloge biologique et donc l'émergence des

différents besoins, et de mobiliser nos affects et nos émotions vers le but recherché, de donner, en quelque sorte, un sens à la vie. Parce qu'il nous projette dans une date à venir, le rendez-vous fabrique notre histoire individuelle, et parce qu'il oblige à partager cette date avec un autre (le « vous » du rendez-vous), il construit notre être social, il permet la coconstruction, au moins partielle, de ces moments de vie qui nécessitent la rencontre en nous inscrivant aussi dans l'histoire (la grande!).

Si le temps est la première dimension du rendez-vous, deux autres composantes, le lieu de l'action et l'autre qui sera rencontré, ont eux aussi leur importance.

2

Les lieux du rendez-vous

Si la date est l'élément fondateur du rendez-vous, il faut toujours fixer le lieu du rendez-vous, lieu qui peut, dans certaines circonstances, prendre une importance majeure dans ce qui constituera le vécu de chacun des protagonistes et dans le souvenir qu'ils en garderont. Si l'on exclut le rendez-vous téléphonique ou en visioconférence (qui prend une importance grandissante dans notre quotidien, j'y reviendrai), le rendez-vous oblige à se déplacer vers le lieu où il a été fixé et engage ainsi non seulement la pensée et les désirs, mais la réalité physique de la personne.

Le nécessaire déplacement

Le rendez-vous devient ainsi synonyme de déplacement, il oblige à la sortie de son domicile et permet ainsi les rencontres souvent fortuites, parfois fécondes! Ce déplacement nécessite, lorsque la distance ne permet pas de le réaliser à pied ou par de nouveaux modes légers, de s'inscrire dans la politique des

transports, qui a une importance majeure dans la gestion des zones urbaines.

La multiplication des rendez-vous et l'éloignement progressif des lieux de travail, d'éducation, de sport, de culture et de divertissement obligent toujours à améliorer la vitesse des déplacements. Les nouvelles technologies engagent nos visions du futur vers une vitesse toujours accélérée plutôt que de rapprocher les différents lieux de vie.

Un autre risque se développe sous nos yeux : la sédentarité. Préférer à l'attente du film et le déplacement vers la salle de cinéma la facilité d'une série en restant affalé sur son canapé ! Préférer au fait de se rendre au marché pour imaginer le repas du soir le confort consistant à faire appel à un travailleur ubérisé qui apporte au domicile une nourriture préfabriquée ! Ce risque de la flemme appauvrit notre imaginaire, nous prive de l'attente qui donne aux événements du quotidien la place et la saveur qui doivent être les leurs.

Le lieu comme espace sensoriel de la rencontre

Une fois atteint, le lieu devient l'espace dans lequel les cinq sens de chaque personne seront activés.

La vue est sollicitée à travers la luminosité naturelle, qui relie à l'alternance jour/nuit, ou artificielle : on ne réagit pas de la même façon si l'on est reçu et écouté dans une ambiance lumineuse douce ou si sont projetés sur nos yeux

les éclats d'une torche allumée ! Ainsi pourront se construire un bien-être lumineux, une sensation d'intimité ou à l'inverse une agression visuelle qui annoncera, avant même qu'il ait commencé, la qualité de l'échange qui suivra. Les couleurs du lieu et des objets ont un rôle similaire à celui de la luminosité, ils forment ensemble une ambiance visuelle.

L'odeur s'impose à chacun et peut être source d'émotions spécifiques. Souvent l'odeur du lieu sera neutre, mais parfois il sera baigné d'odeurs familières à l'origine d'émotions qui se rattachent à la mémoire de l'enfance. Comment ne pas évoquer ici la madeleine de Proust ? Si Proust se sentait bien chez sa tante Noémie, c'est parce qu'il y retrouvait l'odeur particulière des madeleines qui allaient remplir de joie gustative le petit Marcel, tant l'odorat et le goût sont deux sensations parfaitement imbriquées. Les odeurs peuvent être, à l'inverse, désagréables, voire nauséabondes et provoquer alors un malaise émotionnel, parfois un sentiment d'effroi (pourriture), voire une réaction de panique ; c'est alors ce ressenti sensoriel qui dominera la réaction de l'individu au moment du rendez-vous.

L'environnement sonore est la troisième composante qui caractérise le lieu de rendez-vous. Il est évidemment en lien avec la réalité du lieu lui-même : si certains bruits sont familiers et ainsi rassurants, ceux des restaurants, des brasseries, ceux des rues des villes,

le silence merveilleux des campagnes, d'autres bruits, d'autres sons peuvent être agressifs: ceux des usines, des ateliers, sans parler des bruits effrayants, des balles qui sont tirées ou des obus qui détruisent et dévastent. En temps de guerre, les lieux de rendez-vous se caractérisent par un espace sonore spécifique, et c'est par les sirènes qu'est signalée l'imminence du danger.

L'importance du toucher et de la sensation tactile variera de l'indifférence à la sensation de plaisir, qui sera éminemment liée à la cause et au but du rendez-vous lui-même. De nombreux rendez-vous débutent en se serrant la main, il y a dans cet échange corporel et tactile une première sensation qui a plus d'importance qu'on ne le croit parfois. Ce que l'on ressent de la peau de l'autre, la force du serrage de la main, parfois sa douceur, sa moiteur éventuelle vont d'emblée engager la suite de l'échange de façon positive ou provoquer un rejet émotionnel. Depuis le Covid-19, une tendance s'installe: celle de ne plus tendre la main, et donc d'évacuer tout contact corporel avec l'autre. Cette absence prive la relation humaine de la charge émotionnelle que crée nécessairement le contact physique entre les personnes. Cette nouvelle habitude renforce le processus global qui désincorpore/déshumanise les rapports humains, notamment à travers le mésusage, que l'on nous impose, de la « visioencontre ». Au-delà de cette première

sensation, le confort tactile du lieu peut être un indicateur des intentions de la puissance invitante: selon le but qu'elle se donne, l'accueil aura lieu dans un espace chaleureux ou totalement froid, voire hostile.

La dimension symbolique du lieu

Le choix du lieu est lié de façon indissociable à la raison même du rendez-vous et il porte en lui une indication parfois déterminante sur l'intention réelle de celui qui a donné (ou proposé) le rendez-vous.

S'il s'agit de manger ensemble, un restaurant s'imposera mais le choix de l'adresse porte en lui-même le symbole de la classe sociale de celui qui a donné rendez-vous et de l'importance qu'il attache à ce repas. Si l'on veut manifester l'intérêt que l'on porte à cette rencontre, ce ne sera pas une banale brasserie, encore moins un fast-food, mais un lieu gastronomique parfois prestigieux, lieu qui pourra aussi convenir à un événement qui s'inscrira selon les circonstances dans la mémoire familiale.

C'est particulièrement vrai des rendez-vous professionnels, voire ministériels, qui correspondent même à un code non écrit: plus la raison du rendez-vous est importante, plus le lieu sera prestigieux. On retrouve ce code, dont certains acteurs jouent parfois, dans une intention médiatique évidente, pour les rendez-vous internationaux, certaines adresses ont permis

de sceller des accords géopolitiques. On se souviendra longtemps du salon dans lequel Vladimir Poutine a reçu Emmanuel Macron juste avant de déclencher la guerre contre l'Ukraine, où chacun s'installa de chaque côté d'une table dont la dimension a marqué à jamais l'histoire de la diplomatie mondiale !

De la même façon, le choix du lieu importe dans les rendez-vous plus personnels, et il y a souvent une arrière-pensée, parfois inconsciente, dans le type de lieu que l'on retient pour retrouver quelqu'un. Au-delà de l'heure de la journée, en tant que telle symbolique – le déjeuner n'a pas la même valeur que le dîner –, dans un restaurant banal ou un salon chaleureux, l'adresse de son propre bureau, voire de son domicile renvoie à des codes non écrits sur l'intention potentielle de celui ou celle qui propose le rendez-vous. Cela peut constituer un signal qui pourra être accepté ou refusé par celui ou celle auquel il est adressé. Dans le cas d'une relation hiérarchique, il pourra être difficile de refuser, même si l'intention de celui qui propose ce rendez-vous n'est que trop prévisible ! Cette acceptation pourra se transformer en argument dans le sens d'un éventuel consentement à une relation intime.

Dans la vie personnelle ou sociale, un nombre incalculable de lieux de rendez-vous ont pu être imaginés, des plus habituels aux plus insolites, des plus accueillants aux plus menaçants, car le choix est toujours révélateur

de la portée symbolique qu'il veut inscrire entre les personnes qui ont rendez-vous. Parce qu'il impose la rencontre physique de deux ou de plusieurs personnes, le lieu du rendez-vous devient le cadre de la raison de l'échange et il pourra s'inscrire de façon indélébile dans la mémoire des protagonistes. Plus le lieu aura une dimension particulière du fait de son prestige ou de son caractère insolite, plus il pourra persister dans cette mémoire, en donnant ainsi à la raison même du rendez-vous une place à part dans la vie des acteurs concernés.

Importance de la date, importance du lieu, ainsi se réalise l'espace-temps de chaque rendez-vous chargé d'affects, d'émotions et de sensations, lui donnant une dimension spécifique, parfois ineffaçable, et constitutive de l'histoire des personnes et des peuples eux-mêmes.

Le « vous » du rendez-vous

En même temps qu'il inscrit chacune de nos vies dans le temps et l'espace, le rendez-vous nous oblige à la rencontre de l'autre. Cet « autre que nous-même » est nécessairement représenté par une ou plusieurs personnes, aux fonctions différentes souvent spécifiques, liées à la raison même qui occasionne le rendez-vous. Le rendez-vous nous socialise ! Chaque rendez-vous a un but, très souvent explicite, pour l'un comme pour l'autre. La coconstruction, pourrait-on dire, de l'action prévue par le rendez-vous commence au moment de la prise de rendez-vous.

La prise de rendez-vous

Cette prise de rendez-vous peut être un acte banal, une sorte de rituel social sans caractère spécifique mais, en fonction du but recherché, elle peut en elle-même comporter une importance décisive. Plusieurs termes sont utilisés pour cette prise de rendez-vous, qui indiquent ce qui peut être attendu de la rencontre, les

enjeux personnels ou collectifs qu'elle peut revêtir et la position respective des protagonistes : on demande ou on donne rendez-vous.

Des actions les plus courantes de la vie quotidienne à la réalisation de projets qui paraissent inatteignables, les demandes de rendez-vous seront toujours investies, du banal jusqu'à l'exceptionnel, et jalonneront l'organisation même de chaque vie. Lorsqu'il s'agit d'un simple échange entre personnes dont le but est le plaisir mutuel, la prise de rendez-vous nécessitera seulement l'entente préalable sur sa date et son lieu. La disponibilité de l'un sera confrontée à celle de l'autre, ou des autres, et le choix du lieu ne fera pas l'objet d'une longue discussion même si, comme pour tout lieu, il peut comporter une valeur symbolique dans laquelle s'inscrira alors la prochaine rencontre.

À côté de ces rendez-vous « égalitaires », il en existe beaucoup d'autres où l'un est demandeur et l'autre garde la possibilité du refus. Le rendez-vous suppose toujours une double acceptation, avec l'engagement des deux protagonistes à être présents au jour et au lieu fixés. Cet engagement réciproque socialise les rapports humains et oblige l'autre, sauf à ce qu'il déconsidère lui-même sa propre parole.

La quête du rendez-vous s'adresse à quelqu'un, personnellement ou parce qu'il représente une institution et que l'on cherche à obtenir de lui une réponse ou une action s'inscrivant dans un projet personnel ou social.

Ainsi prend-on rendez-vous chez son coiffeur, son éditeur, son élu... La liste est infinie de toutes celles et tous ceux que l'on souhaite rencontrer parce qu'elles ou ils sont en capacité de répondre positivement à nos besoins, des plus primaires aux plus élaborés. Sur le plan émotionnel, la prise de rendez-vous est alors le point de départ de l'attente d'une réponse : celle de la date et du lieu ; première attente, d'une longueur qui peut paraître interminable, parfois insupportable.

Cette attente est d'une autre nature que l'attente du jour du rendez-vous lui-même (dont la date est forcément connue, cf. le premier chapitre) car elle est marquée par l'incertitude. Alors que la date du rendez-vous permet, en quelque sorte, de maîtriser l'incertitude du temps de nos vies, l'attente d'une réponse de rendez-vous – et donc la crainte d'un refus – peut envahir la pensée de façon morbide, parce qu'elle résonne avec l'incertitude même qui caractérise l'existence humaine. Cette attente qui précède l'attente liée au rendez-vous n'est pas féconde, elle ne mobilise pas les pensées, les représentations, elle ouvre sur une béance de l'imaginaire, puisqu'il n'y a pas encore de réel à venir. Sans rendez-vous fixé, le futur et le réel sont comme suspendus ! La pensée, le désir sont eux-mêmes suspendus dans ce temps, sans fin annoncée, temps qui peut user, tararder et anéantir l'élan vital. Rien n'est plus malsain que de tarder à répondre (positivement ou

négativement) à une demande de rendez-vous, les demandeurs d'emploi ou de soins l'éprouvent trop souvent !

Le rendez-vous, un engagement réciproque

L'engagement lié au rendez-vous est un engagement vis-à-vis des autres ou des institutions à être présent pour une action déterminée. Il n'y a ni légèreté ni futilité dans le rendez-vous, mais une obligation à faire, en tout cas à se rendre au lieu et à l'heure dits. Le rendez-vous est une mise en mouvement de la personne, un mouvement qu'elle se représentera avant même de le réaliser.

Les rendez-vous sans date fixée à l'avance ne sont que la marque d'une intention de se revoir, d'être à nouveau ensemble, mais dans l'incertain des vies de chacun. Lorsque Charles Aznavour chante en fin de spectacle et sur un ton nostalgique « Nous nous reverrons un jour ou l'autre », il dit tout de l'incertitude de cet au revoir qui plane au-dessus des vies de chacun, sans engagement autre que le plaisir, si l'occasion lui est donnée, à retrouver l'autre. La vie amicale, la vie sociale sont remplies de ces rendez-vous sans date qui ressemblent au rendez-vous mais n'en sont pas, des espèces de « rendez-vous Canada Dry » qui contribuent à la légèreté nécessaire à l'organisation de nos vies. Celles-ci pourraient devenir insupportables sans la possibilité d'échapper, à tout moment, à l'*imperium* du rendez-vous. Celui à qui l'on demande un

rendez-vous est dans une tout autre posture : il a d'abord la maîtrise de sa réponse, il fixe la date éventuelle, il est en position de satisfaire ou non la demande de son interlocuteur. Cette position, quelle que soit la nature de ce qui est demandé, permet de se sentir utile, voire indispensable.

Donner un rendez-vous dépend évidemment de la raison du rendez-vous et de la qualité du donneur, mais il faut s'interroger sur le choix de ce verbe : faut-il plutôt dire « fixer un rendez-vous » ou « donner un rendez-vous » ?

Fixer ou donner rendez-vous

Depuis Marcel Mauss, on sait l'importance du don dans l'organisation des sociétés humaines et la place qu'il confère au donneur par rapport au donataire, celui qui reçoit. Lorsqu'on fixe une date de rendez-vous, donne-t-on quelque chose de soi qui va au-delà de ses propres responsabilités sociales éventuelles ? Sur le plan professionnel, c'est un engagement qui correspond à la place et au rôle de chacun dans la société, mais la notion de don dépasse ce rôle pour atteindre les affects et les émotions du donneur lui-même. Donner rendez-vous, c'est au moins manifester, à travers ce don, l'intérêt que l'on porte à celle ou celui à qui on le donne. Donner rendez-vous suppose l'acceptation de contraintes, la première étant d'être disponible au jour et à l'heure fixés. La disponibilité est une fonction mentale et psychique majeure qui suppose que rien ne

viendra empêcher l'engagement qu'on a pris en donnant rendez-vous. On ne peut pas être disponible pour plusieurs rendez-vous en même temps, c'est une banalité de le dire mais c'est parfois la réalité de gens trop occupés!

Si donc il y a et si le receveur ne veut pas rester éternellement redevable envers le donneur, il faudra que s'installe le « contre-don ». L'engagement de celui qui demande le rendez-vous sera d'abord de respecter la date fixée. Et, puisqu'il va empêcher la disponibilité du donneur pour d'autres rendez-vous, il aura ainsi l'obligation de lui signifier qu'il n'a pas pris rendez-vous à la légère, que sa demande n'était pas futile ou déraisonnable, mais respectueuse de ses compétences et de ses capacités à répondre. Le contre-don du receveur se situe, lui aussi, à ce niveau d'exigence pour optimiser la nature et les effets de l'échange obtenu.

Don et contre-don, double engagement, la prise de rendez-vous n'est rien de moins qu'une réalité fondatrice des relations sociales. C'est pourquoi le donneur cherchera à distancier son engagement en chargeant un collaborateur de le prendre à sa place. La place hiérarchique du collaborateur chargé de cette mission définira l'importance que le donneur attache à celle ou celui auquel ou à laquelle il donne rendez-vous. Si ce rendez-vous est intime, la prise de rendez-vous nécessite l'échange direct entre les personnes. On ne fixe pas un rendez-vous amoureux par un message de la secrétaire! La réponse qui

est donnée, soit en face-à-face lorsqu'on s'est déplacé pour prendre rendez-vous, soit plus souvent à distance (par message vocal, SMS ou e-mail) doit garder une dimension d'engagement humain. Il est d'ailleurs important que le collaborateur (souvent une ou un secrétaire) puisse se présenter nominativement, ce qui renforce l'engagement supposé du donneur.

Aujourd'hui, pour un grand nombre de rendez-vous, certains étant pourtant essentiels dans le quotidien de chacun (santé, administrations diverses, artisans), la prise de rendez-vous est totalement numérisée, pour le dire autrement, elle est déshumanisée. En outre, du fait qu'elle peut rester angoissante, car aucune explication ne peut être donnée par le programme qui répond, la dimension d'engagement personnel va se déliter: après tout, si le donneur n'est pas plus impliqué que ça dans la prise de rendez-vous, pourquoi le donataire se sentirait-il obligé par la proposition d'un algorithme totalement étranger aux deux protagonistes? Je reviendrai plus longuement sur ce délitement social qui désengage les uns vis-à-vis des autres et a tendance à décollectiviser, à déresponsabiliser, à appauvrir psychiquement les relations humaines.

Chacun, quel que soit le prestige de sa fonction, peut refuser de donner un rendez-vous. Cela peut provoquer chez le demandeur, surtout s'il ne comprend pas le bien-fondé du refus, un sentiment de frustration et surtout de mépris:

qui est-il celui qui pense que je (nous) n'ai (n'avons) rien à lui dire qui pourra être utile à sa décision?

Enfin, il reste les rendez-vous que l'on impose, et qui sont en fait des convocations. Ces obligations à se présenter sont d'une toute autre nature que le rendez-vous. Elles indiquent la position hiérarchique du donneur, et donc sa capacité à entraver la liberté du receveur. C'est le pouvoir que peuvent avoir la justice, la police, l'administration, les banques.

Les effets psychiques de ces convocations sont alors marqués par des représentations et des émotions négatives, de l'inquiétude, provoquant de l'angoisse, parfois même de la panique: la convocation n'est pas un rendez-vous, elle ôte à l'autre la liberté d'être, de penser et de décider, elle contraint son temps de vie, elle décide de son espace en l'empêchant de construire l'avenir: elle est porteuse de mort quand le rendez-vous est, lui, porteur de vie.

4

Les raisons du rendez-vous

Le rendez-vous met la personne en mouvement, psychologiquement et mentalement, pour atteindre un but: la raison même du rendez-vous. Il existe de nombreuses raisons qui conduisent à fixer un rendez-vous, elles vont interagir sur la place que celui-ci va prendre dans la vie personnelle ou sociale de chacun. Il n'est pas possible d'isoler les effets du rendez-vous de ses causes. C'est bien cet ensemble qui transforme la vie de chacun en une succession de rendez-vous, au point qu'il est banal d'utiliser l'expression de « dernier rendez-vous », celui que nous donnerait la mort.

On ne peut discourir sur l'art du rendez-vous sans approcher les raisons qui le provoquent. J'aborde dans ce chapitre les cinq causes essentielles qui font agir la plupart des humains que nous sommes: l'amour, le travail, la santé, la fête et... le vote.

Le rendez-vous amoureux

De très nombreux poètes ou chanteurs ont exprimé les effets du rendez-vous amoureux sur la personne qui le vit. Dans une de ses chansons majeures, Georges Brassens, en quelques couplets, décrit de façon intense ce qu'est un rendez-vous amoureux. Dans *J'ai rendez-vous avec vous* (ce qui lui permet de doubler le mot « vous » pour en montrer l'importance!), il chante combien ce rendez-vous prend de la place dans l'espace psychique de l'amoureux ou amoureuse, au point d'ôter toute espèce d'importance aux autres contraintes de la vie quotidienne, et il n'en manque pas! Du tôlier auquel il doit de l'argent à la restauratrice chez qui il prend ses repas... tout cela n'a plus d'importance: « moi je m'en fous » puisque « j'ai rendez-vous avec vous ». En quelques vers, Brassens décrit la réalité psychique de l'attente du rendez-vous amoureux, au point que toute la pensée, tous les affects, toutes les émotions sont centrés sur un seul et même objectif: revoir celle ou celui que l'on aime. C'est ainsi que tout ce qui pourrait venir parasiter cette pensée est totalement effacé par la représentation psychique que se fait l'amoureux de ce que sera le réel de la rencontre, au moment et au lieu du rendez-vous. Le sujet se projette exclusivement dans ce futur, plus ou moins proche, qui lui permettra de retrouver son amoureux ou amoureuse.

Parce qu'on attend parfois fébrilement le rendez-vous amoureux, on met en mouvement l'imaginaire, c'est-à-dire la représentation fantasmée de ce qui se passera réellement au cours de la rencontre: le ressenti, les émotions, les affects, le plaisir partagé. Il faut être attentif au décalage potentiel entre l'idée que les deux se font de ce que sera leur rendez-vous, et ce qu'il sera réellement. La rencontre, que permet le rendez-vous amoureux, est bien d'abord celle de deux imaginaires; au-delà de l'acte d'amour lui-même, les humains passent beaucoup de temps à se le représenter. C'est cette pensée, cette attente, cette représentation fantasmée qui donne aussi au rendez-vous amoureux toute sa place dans le quotidien de chacun.

L'attente de l'autre est la preuve même de l'amour qu'on lui porte. On comprend que, pour parler d'amour ou de désir de l'autre, il faut que l'attente de chacun soit réciproque; il ne peut pas y avoir de (mauvaise) surprise, de quiproquo, encore moins de désaccord sur les intentions réciproques: c'est ce qui peut faire basculer le rendez-vous entre deux personnes d'une rencontre amoureuse à la violence sexuelle.

Quand le rendez-vous se transforme en piège

Donner rendez-vous à une personne ne se fait jamais à la légère. De nombreux prédateurs sexuels profitent de leur position hiérarchique ou de leur statut social ou professionnel pour

transformer l'objet du rendez-vous en véritable guet-apens. Depuis le mouvement #MeToo, beaucoup de victimes ont dénoncé les pièges dans lesquels elles se sont retrouvées à la suite de rendez-vous d'allure professionnelle, voire amicale, alors que l'intention cachée de ces hommes était parfaitement claire pour eux, comme s'il allait de soi qu'elles ne pouvaient que désirer, être désirées par eux.

Ces criminels ne laissent même pas le temps à leur victime d'exprimer un quelconque refus ou une quelconque résistance ou réticence. Il n'y a pas là de sexualité humaine, qui est, on l'a vu, la rencontre, préalable à l'acte intime, de deux désirs, de deux imaginaires, mais il y a une sexualité à l'état brut, violente, totalement pulsionnelle qui déshumanise la relation.

Vie de couple et relation d'emprise

Les relations d'emprise, qui peuvent se développer à l'intérieur même du couple, consistent de leur côté en une captation psychique de la victime, qui se met à désirer le désir du conjoint. Elle se trouve privée de sa propre attente, de son propre imaginaire, de son propre désir, pour être réduite au statut d'objet du plaisir de l'autre.

La dernière scène du chef-d'œuvre d'Ettore Scola, *Une journée particulière*, illustre parfaitement la violation de l'imaginaire de l'épouse, avant même son viol domestique. Cette scène montre Sophia Loren, qui interprète l'épouse

de façon sublime, s'affairant devant la cuisinière et tournant le dos à son mari, lequel, affalé sur une chaise, jette un regard concupiscent sur ses fesses... On imagine la suite.

Le sujet du film est la journée de l'épouse, restée seule dans son immeuble pour vaquer aux tâches ménagères d'une mère de famille nombreuse. Son mari est parti défiler avec les enfants, en bon fasciste, sous les auspices cumulés de Mussolini et de Hitler. Pendant cette journée particulière, elle va vivre une relation aussi intense qu'inédite qui va marquer pour toujours son souvenir de femme et d'amante. Marcello Mastroianni interprète magnifiquement l'intellectuel antifasciste, homosexuel aux abois, poursuivi par les nervis du pouvoir, qui se cache dans l'immeuble déserté, jusqu'à sa rencontre avec cette femme sortie de nulle part, avec laquelle il partagera un véritable moment d'amour humain.

On comprend que les pensées de la mère, son imaginaire, sont encore imprégnées du souvenir de cette relation improbable, à mille lieues de ce que peuvent être son quotidien et sa vie conjugale, lorsque son mari rentre satisfait du soutien qu'il vient d'apporter au Duce. Cette scène illustre la violence de la domination masculine, qui ignore les pensées et les désirs de la femme pour lui imposer une relation intime au nom du devoir conjugal!

Quand l'amour devient habitude

La vie en couple a comme première nécessité de s'habituer à se voir au quotidien, sans même se donner rendez-vous. La rencontre de l'autre – qui commence par la représentation psychique liée au rendez-vous, représentation qui intensifie le désir que l'on a d'elle ou lui – peut changer de nature en s'inscrivant dans le quotidien.

Pour que le désir de l'autre se poursuive dans la vie de couple, il faut que chacune ou chacun imagine comment donner à nouveau rendez-vous à sa conjointe, son conjoint. Choisir une date, choisir un lieu, ensemble ou l'un pour surprendre l'autre, est certainement la façon de réinstaller l'attente et le désir dans la vie amoureuse du couple.

Les rencontres extraconjugales, sûrement plus fréquentes que certains ne le pensent, permettent à chacune autant qu'à chacun de retrouver l'intensité de l'attente, du désir, l'envie d'un nouveau rendez-vous amoureux, au risque, parfois, de mettre en cause leur vie de couple.

Rendez-vous et travail

Chaque jour à la même heure, pendant quarante-deux années de nos vies (et bientôt plus!), nous nous rendons au travail, c'est l'activité quotidienne qui, avec les obligations personnelles et familiales, nous prend le plus de temps disponible. Ce rendez-vous est à ce

point installé dans nos vies que nous notons sur nos agendas, non pas les jours où nous travaillons, mais les RTT, les jours de congé réguliers ou exceptionnels.

Qu'est-ce qu'on attend quand on attend le rendez-vous avec son travail? L'attente est centrée sur ce qu'on produit par son travail, qui révèle une compétence, une maîtrise de fonctionnalités diverses, et permet à chaque travailleur de se sentir à sa place dans le processus de production. Cette dimension économique est loin de représenter tout ce que les humains attendent de leur travail! Ce qu'ils attendent, aussi, ce sont des bénéfices psychiques et psychosociaux que doit procurer à chacun le fait de travailler.

Travailler répond d'abord à un besoin connu depuis la Bible: gagner son pain. Le niveau de rémunération doit procurer à chacun le pouvoir de vivre et le pouvoir sur sa vie; le sentiment qu'une fois toutes les dépenses contraintes effectuées, il reste suffisamment d'argent pour des activités récréatives, culturelles, sociales, sportives... dont chacun doit garder le libre choix grâce à des revenus suffisants.

Le niveau de salaire pour la plupart des Français, de revenus pour les artisans, commerçants, professions libérales est l'élément déterminant du sentiment de reconnaissance. La reconnaissance attendue du fait de son travail ne s'exprime pas seulement par le niveau de revenus qu'il offre, elle s'exprime aussi par le

sentiment d'être utile à son entreprise ou à son service et à la société elle-même.

Le travail répond en deuxième point au besoin d'appartenance à une instance (l'entreprise, le service, l'administration) qui dépasse l'individu et donne à chacun une identité professionnelle et sociale. En troisième point, comme pour chaque rendez-vous, le rendez-vous au travail relie le travailleur aux autres, les collègues, les clients, les usagers, la hiérarchie ou les subalternes. Ce processus de collectivisation est remis en cause par l'organisation actuelle du travail, le recours au numérique et à l'ordinateur qui individualise les tâches, cloisonne et sépare les travailleurs, lesquels finissent par perdre tout sentiment de groupe et de solidarité.

Enfin, ce qu'on attend de son travail, c'est qu'il permette de se projeter dans l'avenir pour qu'on puisse construire dans la durée une vie personnelle, de couple et familiale. Ce ressenti de sérénité peut être procuré par l'emploi à durée indéterminée, le contraire de la précarisation ou de l'ubérisation du travail, qui désocialise et renforce la soumission des travailleurs aux lois de la finance mondialisée, sans aucun droit social.

Ainsi, avant même le moment de travailler, le travail prend une place dans l'imaginaire de chacun, il a une représentation, très souvent positive mais parfois angoissante, de sorte que la place du travail dans la semaine dépasse de loin les trente-cinq heures! C'est particulièrement

vrai pour les métiers où la relation humaine trouve toute son importance. Le policier imagine la scène de crime particulièrement violente à laquelle il sera confronté; le soignant imagine la détresse de son patient et comment il devra lui répondre quand il en aura le temps; l'enseignant se demande s'il sera compris de ses élèves. Le temps de travail de ces fonctionnaires, c'est beaucoup plus que les heures qu'ils passent au commissariat, à l'hôpital ou au collège; c'est ce qui caractérise aussi la pénibilité de leur travail.

La confrontation au réel du travail

Tous les jours, le rendez-vous oblige à la confrontation avec le réel du travail. Selon les cas, celle-ci apportera une réponse satisfaisante aux besoins, de reconnaissance, d'appartenance, de liens humains et sociaux et de sérénité ou, au contraire, une insatisfaction pourra naître et entraîner de graves dégâts pour la santé mentale et relationnelle. Pour se sentir bien dans sa vie au travail, ce qu'on en attend doit être le plus conforme possible à ce qu'on en retire.

Avant même de se rendre à leur travail, le salarié, le fonctionnaire, le cadre vont se représenter les diverses tâches à accomplir pour s'y préparer le mieux possible. Dans un grand nombre de cas, un décalage s'introduira entre la représentation et la réalité de cette tâche, d'où la nécessité d'une adaptation permanente. Celle-ci sera génératrice d'un stress (réponse normale et physiologique) dont l'intensité

variera en fonction de la difficulté à s'adapter et de l'importance (pour le travailleur, l'entreprise, la clientèle...) de la tâche à accomplir. En cas de problème et si cette situation se répète fréquemment, l'état de stress risque de se transformer et de se chroniciser en « surstress » qui peut incapaciter le travailleur et dégrader ses conditions de travail.

Le travail protecteur ou le travail toxique

Le bien-être psychologique et relationnel est devenu une des dimensions actuelles des attentes envers le monde du travail. À chaque niveau hiérarchique – employé, cadre, cadre de direction –, on pourra être confronté à une mise en cause, directe ou insidieuse, sporadique ou permanente de la qualité de son travail : à la reconnaissance se substitue la critique systématique de ce qu'on fait ou produit, à l'appartenance, la mise à l'écart, voire la mise au placard, aux liens avec les autres, la discrimination, à la sérénité, la peur du licenciement.

Ces situations réalisent au quotidien deux tableaux maintenant bien connus : l'épuisement professionnel, ou *burn-out*, et le harcèlement au travail, moral, sexuel, situations que l'on rassemble sous l'appellation de « risques psychosociaux » au travail. Ainsi, le bénéfice émancipateur du travail peut céder la place au maléfice des situations harcelantes ou épuisantes liées au travail.

Leur premier effet est le décalage entre ce qui est attendu du travail et ce qu'il apporte réellement. En cas de harcèlement ou d'épuisement, ce décalage est maximum, ces pratiques perverses déconstruisent le bien-être psychologique et relationnel au travail, qui se transforme alors en un véritable enfer pour le travailleur. Le décalage sera d'autant plus ressenti que le travail était précédemment investi par la personne, qu'il avait une place importante, voire prépondérante dans sa vie personnelle.

L'attente du rendez-vous est un processus psychique majeur, qui dynamise les pensées et les émotions ; en cas de travail toxique, cette attente va progressivement se transformer en peur, parfois panique, du rendez-vous au travail. Cette peur va envahir une part de plus en plus importante du cerveau, au point que toute la pensée et la disponibilité, affective et émotionnelle, seront saturées par cette représentation menaçante qui tous les jours renouvelle ses effets.

Tout le psychisme va se concentrer sur ce vécu morbide au point de mettre en cause les liens affectifs et émotionnels construits en dehors du travail. Les signes de cette dérive commencent le soir (il faut retourner au travail le lendemain matin !) par une irritabilité avec les enfants ou le conjoint, des troubles du sommeil, puis même pendant le week-end, qui n'apportera plus d'apaisement réparateur.

En cas de travail toxique, le rendez-vous au travail se transforme progressivement en une incapacité de vivre le lendemain, le sens du rendez-vous se trouve ainsi inversé : il ralentit plutôt qu'il ne dynamise, il empêche au lieu d'émanciper, il fige au lieu d'inscrire dans l'avenir, et ainsi le travail peut tuer, par un passage à l'acte suicidaire.

Le télétravail

Le télétravail est une fausse bonne réponse à l'organisation du travail lui-même ; s'il a été très utile pendant la pandémie de Covid-19, beaucoup de travailleurs en ont ressenti les effets nocifs. Le lieu de travail occupe une place spécifique dans le réel du travail ; par l'espace-temps qu'il réalise avec le temps de travail, il permet au cerveau de ressentir que le temps de travail est réellement différent du temps des occupations personnelles et privées.

L'obligation de substituer en permanence le lieu de la vie personnelle, familiale, à celui de la vie de travail amène à confondre les temps de vie et expose à l'invasion progressive du temps de vie personnelle par le temps de travail. Il empêche aussi la rencontre des autres, sauf par écran interposé, qui n'est qu'une façon moderne de déshumaniser la rencontre. Certes, le télétravail évite les contraintes du déplacement, qui est parfois aussi pénible que le travail lui-même.

Tant que l'on n'aura pas repensé, pour le plus grand nombre, le rapprochement du lieu de vie de celui du travail, le télétravail pourra sembler améliorer la situation de nombreux travailleurs ; à la condition expresse de toujours privilégier le travail en présentiel.

Les autres rendez-vous liés au travail

- La recherche d'un travail

La quête d'un travail commence par la connaissance des emplois disponibles qui pourraient correspondre aux compétences ou aux envies du travailleur, avec l'adresse d'une lettre dite de motivation, dans le but d'obtenir un rendez-vous pour une éventuelle embauche. Combien de ces lettres restent sans réponse (même négative) ? Au fil des non-réponses, l'attente d'un rendez-vous qui ne vient pas dévalorise le chômeur ; un sentiment d'incompétence, voire d'inutilité peut s'installer.

Quand enfin le rendez-vous est fixé, une première étape est franchie mais l'enjeu n'en sera qu'exacerbé. Les jours qui précèdent se transforment en attente qui prend une place prépondérante dans l'espace psychique disponible du chercheur d'emploi. Pendant cette attente, il se représente la scène du rendez-vous, les questions qu'on lui posera, sa capacité à y répondre en faisant valoir ses qualités et ses compétences. Cette attente acquiert parfois une intensité psychique telle que le chômeur peut se persuader qu'il n'est pas à la hauteur, qu'il n'est pas préparé,

qu'il n'est pas la bonne personne, et l'attente du jour du rendez-vous devient paralysante.

Cette évolution paradoxale (l'attente du rendez-vous d'embauche devrait avoir un effet dynamisant) s'observe d'autant plus que le chômeur présente un état psychique altéré. Les chômeurs doivent pouvoir bénéficier d'un soutien psychologique et d'un accompagnement personnalisé, pour contrecarrer l'effet psychotraumatique du licenciement ou du plan social. Un chômeur en mauvaise santé aura toujours plus de mal à retrouver un emploi. Il est nécessaire de mettre en œuvre une médecine préventive pour les chômeurs, comme il en existe une pour ceux qui ont un emploi.

- La retraite, le rendez-vous à ne pas manquer!

S'il est un rendez-vous attendu, c'est bien le départ à la retraite. Chacun se fait une représentation de sa vie à la retraite. Il en gomme souvent les difficultés (la vie de retraité n'est pas toujours un long fleuve tranquille) pour ne retenir que la disponibilité qui sera alors la sienne.

Par le fait même que chaque travailleur cotise, dès ses premières heures de travail, pour construire sa retraite, celle-ci s'inscrit inévitablement dans son imaginaire, dont on a vu l'importance pour tous les êtres humains. La retraite donne à chacun un rendez-vous dont il peut à l'avance (et même très en amont) fixer la date sur son agenda; c'est une

perspective lointaine, au début de la vie professionnelle, qui se rapprochera inexorablement au fil de la carrière. Elle se transforme parfois en attente impérieuse, tellement les années de travail qui restent paraissent contraignantes, difficiles et même nocives pour certains.

On comprend pourquoi la question de la date de départ devient peu à peu prépondérante, parce que tout rendez-vous prend une place dans la part de notre cerveau disponible dès lors qu'on en a fixé la date. Cet âge de départ convoque toujours l'idée que le travailleur se fait de son état de santé personnel, lorsqu'il aura atteint l'âge fatidique. De cet état dépend sa capacité physique, morale et mentale à construire une période de vie s'ouvrant sur de nouvelles activités familiales, sociales, culturelles, de voyage... De nouveaux rendez-vous s'inscriront sur son agenda; après les années d'emploi, il restera utile socialement, l'inverse même de la paresse ou de l'absence d'efforts dont certains l'accusent avec le plus grand des mépris.

Lorsque le travail permet la réalisation de soi, l'émancipation de contraintes inutiles, la rencontre et l'échange avec les autres, les années qui passent n'atteignent pas la santé ni le bien-être. Ce travailleur idéalisé peut se représenter toujours en activité professionnelle à 65 ans, 70 ans et même au-delà. Cette vision idyllique est réservée à quelques-uns parce que la majorité des travailleurs vont

progressivement s'user, physiquement et psychologiquement, à leur travail, et cela d'autant plus vite que ce dernier présente des facteurs de pénibilité qui accéléreront le processus.

Pour l'immense majorité des salariés, la santé souvent dégradée le sera plus encore lorsque la possibilité de prendre leur retraite (à taux plein, c'est essentiel pour eux) arrivera enfin. Avoir reculé cet âge de départ constitue une véritable violence, une atteinte déshumanisante à la représentation qu'ils se font de ce rendez-vous, et ajoute de l'incompréhension à la brutalité de la décision. Cela crée un sentiment d'injustice, de colère et de révolte.

Rendez-vous et santé

On parle beaucoup aujourd'hui de ces rendez-vous que les patients cherchent à obtenir avec un médecin ou un soignant. La santé est l'occasion de multiples rendez-vous, ceux que l'on obtient facilement, ceux que l'on ne parvient pas à obtenir, sans parler de tous les rendez-vous manqués !

La prise de rendez-vous

Naguère, la prise de rendez-vous pour une consultation ou une visite médicale, voire une hospitalisation, était une démarche courante, facile, usuelle. Avant l'usage des smartphones et des sites dédiés aux rendez-vous médicaux, le téléphone, voire le déplacement d'un proche au cabinet du médecin, suffisait pour prendre

rendez-vous. À l'autre bout du fil ou en face-à-face, le praticien lui-même, voire une secrétaire participant à l'activité du praticien, fixait un rendez-vous : la date et l'heure ; un lieu : le cabinet ou le domicile du patient ; la raison : un suivi médical, l'apparition de symptômes ou un malaise... Le degré d'urgence était apprécié au moment même où se fixait le rendez-vous et, ainsi, la régulation s'établissait directement entre la demande de soins et la réponse médicalisée. La médecine de l'époque était une médecine de proximité, de famille... Les médecins généralistes, en zone urbaine ou rurale, connaissaient leur patientèle, étaient connus d'elle.

Le rendez-vous donné suffisait à répondre à l'inquiétude, voire à l'angoisse des patients ; le seul fait de savoir qu'ils recevraient une réponse adaptée à leur situation, en temps et en heure, les rassurait. L'attente du soin était une étape acceptable et même utile, et dans chaque cabinet médical on trouvait une salle dévolue à cette attente !

Ce temps d'attente n'est pas un temps vide de sens et d'émotion, il permet au contraire une meilleure élaboration de ce que le patient ressent, de ses craintes, de l'histoire de ses symptômes, de ce qu'il faudra qu'il dise absolument au médecin lorsqu'il sera face à lui. Ainsi, il peut se représenter son mal. Cet imaginaire du patient, qui ignore alors tout de sa maladie, doit être pris en compte par le médecin, car

c'est aussi à cet imaginaire que celui-ci devra donner une réponse. L'inscription symbolique des symptômes dans le registre médical permettra de nommer la maladie et d'inscrire ainsi le malade dans le réel des soins et de la thérapeutique. La parole du médecin est, ici, essentielle.

Aujourd'hui, c'est l'écran de l'ordinateur qui fait face au médecin, dont le regard ne se porte plus sur le visage du patient. Le malade n'a plus de parole, plus de symptômes, il répond par oui ou par non à des questions protocolisées qui se traduiront par des croix inscrites dans les cases prévues à cet effet pour finir par se conclure en ordonnance.

La visite du médecin au domicile du malade est une pratique en voie de disparition. En zone urbaine, la difficulté de circulation et de stationnement, l'insécurité dans certains quartiers, qualifiés de sensibles, et, en zone rurale, la perte de temps occasionnée par de longs trajets ont rendu cette pratique pratiquement obsolète.

Et si, en se rendant au domicile du patient, le praticien perdait moins de temps qu'il n'y paraît? Arrivé sur place, le médecin peut observer dans quel espace familial et social vit le malade. L'environnement du logement, ses possibles pollutions, l'exiguïté du cadre de vie pour les membres de la famille présents, parfois le manque d'hygiène constituent de nombreuses informations sur la vie réelle du patient,

obtenues en quelques minutes et qui serait restées inconnues du médecin même après un long entretien. Le malade n'existe pas, il est une construction imaginaire; seuls les femmes ou les hommes malades existent! Les soins s'adressent à cette personne, unique et singulière, dont les conditions de vie éclairent sur les causes de la maladie et orientent la pratique thérapeutique. La visite est l'exemple même de soins humanistes et de proximité.

Du côté médical, les temps de trajet entre deux domiciles évitent la « précipitation soignante », le passage sans intervalle libre (pour le cerveau disponible) des problèmes posés par un patient à ceux posés par le suivant dans une course qui peut devenir folle, jusqu'à l'épuisement professionnel.

Les temps de trajet sont souvent l'occasion de penser au prochain patient, de préparer ce qu'il faudra lui annoncer ou annoncer à sa famille; ce pourra être une réflexion sur la visite précédente, une sorte de lâcher-prise si l'état du malade était particulièrement préoccupant; ce peut être enfin une rêverie, comme celle du marcheur solitaire, sur une route connue et sans danger de circulation, rêverie qui permet d'échapper un bref moment à la tension psychique et mentale liée à tout acte de soins.

Il faut redonner une place aux visites médicales dans la pratique des généralistes, et ne plus les cantonner, comme c'est devenu le cas aujourd'hui, aux seuls urgentistes!

Rendez-vous et urgence

Depuis les années 1970, on a voulu gommer le rôle de l'élaboration psychique, qui permet à chacun de passer de l'état de personne bien portante à celui de malade tout en restant le plus possible maître de ce qui se passe. Le concept d'urgence a peu à peu envahi l'ensemble des pratiques de soins. Ce concept vise à réduire au maximum le temps entre l'apparition de la pathologie et la réponse médicale appropriée. Il suppose que l'on bascule d'un état bien portant à celui de malade dans un temps très court, rendant impossible toute élaboration psychique et mentale chez le patient.

Ce concept d'urgence est certes utile, mais dans un nombre de cas très limité par rapport à l'ensemble de la demande (de l'attente) de soins! En revanche, l'important, c'est que le patient qui se sent mal ait l'assurance qu'il pourra consulter un professionnel dans un temps acceptable, et que ce professionnel sera bien disponible pour s'occuper de lui. C'est la place du rendez-vous thérapeutique, qui laisse donc libre cours à l'attente mais rassure suffisamment pour que cette attente ne soit pas vécue comme angoissante, voire paniquante.

Les services d'urgence ou l'impasse hospitalière

Naguère, dans chaque hôpital existait un service d'accueil auquel les patients, sans

orientation préalable, pouvaient s'adresser, comme d'autres se rendaient sans rendez-vous dans la salle d'attente de leur médecin habituel. En transformant progressivement l'accueil en urgence, on a concentré toute la demande de soins en un espace-temps nouveau, rapidement confronté à son incapacité à répondre à l'ensemble des demandes.

Il n'est pas étonnant que les patients en viennent à réclamer, avec véhémence et parfois violence, des soins toujours plus rapides, même dans des situations pathologiques qui ne le nécessitent nullement. Toute demande de soins provoque aussi un sentiment d'angoisse et de frustration lorsque la réponse médicale se fait attendre; cela aboutit à un engorgement des services d'urgence, qui ne peuvent plus répondre à la vraie demande. Les médecins urgentistes en arrivent désormais à distinguer les « vraies » urgences, à catégoriser les demandes en fonction de la gravité, bref, on en est venu au concept fou des « urgences qui peuvent attendre »... et qui attendent même de plus en plus longtemps!

Ce concept d'urgence est une fausse bonne réponse à une vraie demande: celle d'obtenir des soins appropriés. On est passé de la notion de qualité à celle d'immédiateté, et cette évolution constitue une impasse. L'urgence a progressivement tué la qualité de l'accueil, elle a créé de l'angoisse inutile, elle a saturé les instances, elle a été à l'origine de réponses

inadaptées. Certains patients ayant réellement besoin d'une réponse rapide sont ainsi abandonnés à leur sort, au prix parfois de leur vie!

Le rôle du rendez-vous dans le suivi médical

Le contrat médical, celui qui lie la demande du patient à la réponse du praticien, dispose que le médecin ne donne pas des soins quelconques mais « consciencieux, attentifs, conformes aux données actuelles de la science ». Les soins consciencieux supposent la qualité d'écoute et l'engagement du praticien, ce que l'on résume parfois par « conscience professionnelle ». Les soins attentifs, quant à eux, recouvrent le concept d'attente, non plus du côté du malade, mais du médecin.

Par son intervention, le praticien attend une amélioration de l'état de son malade conformément au diagnostic qu'il a posé et dont il connaît l'évolution habituelle et prévisible. En fonction de cette dernière, le malade ne devrait plus présenter de fièvre, ne devrait plus se plaindre de douleurs aiguës, ne devrait plus tousser... Cette évolution attendue confirme la qualité du diagnostic et l'efficacité du traitement prescrit.

Mais comment le praticien peut-il s'assurer de cette évolution bénéfique et éliminer du même coup la survenue de complications qui nécessiteraient un changement thérapeutique? Le seul moyen est de revoir le patient dans un délai en rapport avec la nature de la pathologie

prise en charge. Pour suivre l'évolution de la pathologie, le médecin doit revoir son patient! Les soins attentifs nécessitent donc de fixer un nouveau rendez-vous dans un délai raisonnable. Rien n'est pire que des phrases telles que « Revenez me voir si vous allez mal » ou « Appelez-moi en cas de complication. » Ce genre de conseils est plus de nature à créer de l'anxiété qu'à rassurer le patient.

Le rendez-vous donné par le médecin (ou le soignant) symbolise son lien à son patient et à l'évolution de sa pathologie; en donnant rendez-vous, il exprime sa disponibilité et l'intérêt qu'il lui porte. Donner rendez-vous, c'est inscrire médicalement le patient dans un futur maîtrisé et ne pas le renvoyer à l'incertitude de son sort.

Les rendez-vous festifs

Le pain et les jeux, les deux besoins majeurs de toute personne vivant en société. N'oublions jamais que c'est par le jeu que le petit enfant devient un adulte, c'est aussi ce que l'on observe chez beaucoup d'espèces animales. Le jeu n'a rien de futile, il permet de nous distraire de la contrainte du quotidien, il nourrit une part de notre cerveau disponible, qui sans cela serait envahi par les seules représentations des contraintes rencontrées dans la vie familiale et le travail.

Les jeux du cirque de la Rome antique se situaient à la frontière entre le spectacle

chorégraphique et le sport de haut niveau. La dimension festive du sport est, à n'en pas douter, le véritable moteur qui donne à cette activité une place si importante aujourd'hui dans la vie sociale et individuelle. Événements sportifs, événements culturels et artistiques sont autant d'occasions de rendez-vous collectifs, de rencontres qui échappent au carcan des seules contraintes économiques et sociales qu'impose notre humaine condition. Les rendez-vous festifs sont même l'exemple type de ce qu'est un rendez-vous avec l'unité de temps, de lieu et d'action; avec, aussi, l'attente de l'événement.

Les communicants, les médias ont bien compris la place qu'occupe cette attente pour promouvoir l'importance du rendez-vous à venir, toujours préparé, parfois longtemps à l'avance! La place et le temps qu'il prend ainsi dans l'imaginaire de chacun et dans l'imaginaire collectif sont sans commune mesure avec le temps réel que prendra l'événement lui-même. Les commentaires d'avant-match, la montée en puissance de l'enjeu du résultat confirment bien que c'est parce qu'on en a fixé à l'avance la date et le lieu que le jeu, transformé en compétition, prend une telle importance. On prépare le match et on refait le match, tout cela prend plus de temps, en commentaires individuels et médiatiques, que le match lui-même... Le sport-spectacle répond aux mêmes règles que l'ensemble des productions culturelles et artistiques, qui prennent d'autant

plus d'importance qu'elles ont été annoncées longtemps à l'avance et présentées toujours comme... le rendez-vous à ne pas manquer! La date du rendez-vous festif est ainsi, comme pour les autres rendez-vous, le point de départ de tout ce qui sera vécu individuellement et collectivement par la suite.

C'est pourquoi il est important de tenir un calendrier de tous les événements festifs, quelle que soit leur nature, qui se tiendront dans un temps futur, mais un futur atteignable par chacun d'entre nous. C'est par la bonne gestion de ces rendez-vous que chaque événement trouvera son public pour éviter la saturation, qui aurait l'effet inverse du but poursuivi. Le calendrier des événements sportifs en est une parfaite illustration, avec les matchs ou les compétitions hebdomadaires, mensuels, annuels, et enfin ceux qui reviennent tous les quatre ans comme la Coupe du monde de football, celle de rugby et surtout les Jeux olympiques et paralympiques.

Nos remarques sur le sport se retrouvent avec les mêmes dispositions pour toutes les activités culturelles et artistiques. Les prix littéraires, remis chaque année, en sont un très bon exemple.

L'importance du lieu des événements festifs

Si la fixation de la date est l'obligation première, le choix du lieu prend pour ce type de rendez-vous une importance majeure.

Des lieux de rendez-vous festifs sont restés célèbres et sont inscrits dans la mémoire collective : le concert à Woodstock en 1969, le rassemblement de l'île de Wight en 1970 sont plus connus à travers l'endroit où ils ont eu lieu qu'à travers leur date et même les artistes qui s'y sont produits ! Le lieu de l'événement se confond alors avec l'événement lui-même et lui donne toute sa force et son ampleur. La cour d'honneur du palais des Papes à Avignon, la Scala de Milan, l'opéra de Bayreuth sont autant de lieux mythiques qui transforment toute pièce qui pourra s'y produire en événement artistique ou dramatique majeur ! Et tous les footballeurs connaissent la magie du « Chaudron » de Saint-Étienne.

Mais si tous les lieux n'ont pas la même importance, tous permettent une expression artistique, théâtrale, culturelle ou sportive qui est la sève même de la vie collective, que ce soit celle d'un quartier ou celle du monde lui-même. Tous ces lieux sont à préserver, à développer parce qu'ils sont par essence des lieux de rencontre où la raison de cette rencontre échappe à toute nécessité productive, mais rejoint le besoin humain essentiel, le partage de l'imaginaire, l'imaginaire des acteurs et celui du public.

Il importe aussi que ces lieux restent ouverts sur la ville, dans les rues, sur les places, et ne soient pas clos dans des espaces spécifiques, même si ces derniers ont, bien sûr, leur utilité.

Les fêtes, du village ou de la ville, sont des moments de partage pour l'ensemble de la population, dans des émotions qui scellent la rencontre. C'est toute la ville qui est ainsi en fête, et c'est dans cet esprit que la séance d'ouverture des Jeux olympiques et paralympiques de Paris a été conçue : au cœur de la ville, le long de son fleuve nourricier, ouverte à un très large public, malgré les difficultés d'organisation et de sécurité que cela peut représenter.

L'attente des acteurs... et celle des spectateurs !

Tous les acteurs préparent le rendez-vous qu'ils donnent à leur public. Cette préparation, que l'on nomme répétition dans le domaine artistique ou entraînement dans le domaine sportif, permet à chacun d'être en capacité d'exprimer le meilleur de ses potentialités le jour de l'événement. Cette préparation programmée dans le temps, grâce à la date fixée à l'avance, va engager la personne dans sa totalité physique, psychologique, émotionnelle et mentale, ce qui donne à cette préparation une exigence globale qu'il faudra savoir gérer. Il faut éviter l'épuisement de l'acteur ou du sportif, épuisement qui peut être autant physique que psychologique. Celui-ci peut provoquer des tendances dépressives ou de la fatigue, avec le risque majeur de recours à la drogue, qui devient alors la dope. Les difficultés de la préparation de l'acteur ou du sportif, les risques de tension psychique ou d'addiction encourus ont conduit au recours au

coaching, qui s'impose aujourd'hui, y compris chez les directeurs et cadres d'entreprise.

Ce terme recouvre des situations disparates, allant d'un véritable accompagnement vers la réussite par un aîné qui a été confronté aux mêmes défis, à des comportements parfois pervers, transformant le besoin de soutien et d'accompagnement en relation d'emprise qui peut se traduire par des violences sexuelles et/ou morales. Lorsque l'activité est particulièrement lucrative (comme c'est le cas du football), de véritables mafias s'en emparent. Les autorités compétentes tant internationales que nationales, sportives et artistiques doivent porter un regard plus suspicieux et, en tout cas, moins naïf sur l'environnement des vedettes sportives ou récréatives, surtout au début de leur carrière. Par inexpérience ou en raison de leur jeunesse, elles peuvent sombrer dans une dépendance à des personnages aussi peu scrupuleux qu'avidés de pouvoir, de sexe et d'argent.

À cette préparation des acteurs va répondre comme en écho la préparation des spectateurs. Les clubs de supporters dans le champ sportif, le club des fans dans le champ artistique sont autant d'expressions de la réalité de cette attente collective du rendez-vous, de l'événement qui va ainsi transformer cette attente passive en une participation symbolique à l'événement lui-même. La société médiatique, les réseaux sociaux où nous partageons nos imaginaires peuvent transformer ces attentes en une

quasi-identification à celle ou celui qui va faire vibrer les spectateurs. Cette identification fera de chaque soutien un véritable compétiteur, avec le risque d'exprimer de façon violente les enjeux intériorisés et les émotions ressenties, ce qui a donné lieu au mouvement du hooliganisme.

Les anniversaires

Pourquoi tenons-nous à fêter l'anniversaire d'événements qui ont marqué notre vie personnelle, collective, voire l'histoire, sinon pour montrer l'importance que les événements eux-mêmes ont eue dans nos histoires, petites et grandes? Fêter l'anniversaire est ainsi un retour rituel vers le passé, inoubliable, et en même temps un point d'appui pour construire le futur. L'anniversaire devient donc une date de rendez-vous que l'on prépare, comme si l'on voulait revivre l'événement, ressentir les émotions anciennes, se ressourcer dans les affects qui nous ont liés à des personnes parfois disparues, et ainsi remplacer le passé perdu par un futur recommencé. Nous sommes ce que nous avons été, et ce que nous deviendrons; fêter les anniversaires, c'est échapper au morcellement de nos pensées et de nos vies.

Quand la fête vire au drame: le surendettement

La vie festive a un coût, que les revenus de chacun ne suffisent pas toujours à régler parce qu'il s'ajoute aux dépenses quotidiennes et

indispensables. Le recours à l'endettement est ainsi une quasi-obligation, pour maintenir un semblant de pouvoir sur sa vie. Mais de l'état d'endetté il est souvent possible de basculer dans le surendettement. De nombreux changements de situation familiale (séparation) ou sociale (chômage) peuvent aggraver nettement ce risque.

L'état de surendettement est particulièrement humiliant. Les surendettés n'appartiennent plus exclusivement aux classes les plus pauvres de la société, ils sont largement présents dans les classes moyennes depuis le début des années 2000. Il faut être attentif à la situation de très nombreux agriculteurs, commerçants, artisans, voire professions libérales, pour lesquels le surendettement est souvent la conséquence de déboires dans leur vie professionnelle. Le coût élevé des investissements qu'on leur propose comme nécessaires à leur activité va être la cause fréquente de leur dépôt de bilan et de nombreuses dettes impossibles à rembourser.

Le discours social ambiant est toujours culpabilisant: « C'est de leur faute: pourquoi la société viendrait-elle en aide à ceux qui se sont mis dans une telle situation? » La personne surendettée va vivre tous les jours avec la crainte d'un rendez-vous chez son banquier. Cette menace provoque une perte de sérénité, d'attente tranquille du jour qui vient. Chaque journée qui passe fait craindre un nouvel appel pour fixer ce rendez-vous. Face à une telle

situation, à cette attente obsédante, le risque est de ne plus répondre au téléphone, de ne plus lire les messages de convocation. La boîte aux lettres n'est plus ouverte et les plis ne sont plus récupérés... Ce signe de « la boîte aux lettres » est l'un des plus préoccupants (car cette stratégie est toujours vouée à l'échec), il entraîne un repli très morbide de la personne sur elle-même. Le retour du réel peut avoir lieu dans les pires conditions, avec le risque de faillite personnelle ou sociale, de dépression et de passage à l'acte.

Rendez-vous festifs, spiritualité et religion

Nous avons tendance à oublier à quoi renvoie le mot « fête », qui dans toutes les religions est d'abord l'occasion de vénérer Dieu ou celles et ceux qui l'ont servi sur terre. Jadis, toutes les fêtes avaient un caractère religieux et servaient à rappeler la présence de Dieu dans chaque moment de la vie, sociale, familiale et personnelle. On ne peut donc aborder la question des rendez-vous festifs sans se préoccuper des rendez-vous que chaque religion fixe à ses fidèles et sans lesquels, peut-être, il n'y aurait ni foi ni croyants.

Chaque religion organise chaque semaine le jour du Seigneur (vendredi pour les musulmans, samedi pour les juifs, dimanche pour les catholiques) et plusieurs fois dans l'année des événements qui rassemblent symboliquement l'ensemble des croyants partageant la même

foi. Il est certain que, sans ces rendez-vous, la place de la foi aurait peut-être tendance à se déliter pour être remplacée par d'autres attentes, dépourvues, elles, de toute spiritualité. En France, les fêtes chrétiennes se sont transformées en événements profanes de plus en plus pollués par le consumérisme triomphant.

Les religieux ont compris, eux, qu'il leur était possible d'utiliser cette attente des croyants, attente d'un lien spirituel, pour la transformer en allégeance à des règles qui parfois n'ont plus aucun rapport avec l'émancipation humaine. Elle se retourne au contraire dans une vision dogmatique et servile du besoin de spiritualité. Dans un moment où le mirage consommatoire risque d'évacuer de notre pensée tout lien à la spiritualité, le retour du religieux veut imposer sa loi, qui a pris une place que nous ne combattons plus assez. Cette violence du discours religieux qui s'exprime, d'abord contre les femmes et les minorités, et qui prétend soumettre tous les individus à ses règles temporelles, est un enjeu qui redevient d'actualité alors que nous avons cru dépasser, sûrement avec naïveté, la guerre des religions par la laïcité.

Le rendez-vous démocratique

Dans aucun pays du monde il n'est de démocratie sans que soient organisés des rendez-vous démocratiques, c'est-à-dire des élections. Comme pour tout rendez-vous, l'élection contient l'unité de temps, de lieu et d'action :

le jour du vote, le lieu défini à l'avance et enfin l'action, le vote lui-même. Les coups d'État militaires ou politiques commencent toujours par l'annulation des élections démocratiques prévues pour les reporter *sine die*, c'est-à-dire sans date qui permette au peuple, régulièrement, de s'exprimer et de choisir.

L'exercice démocratique est un moment rare où chaque individu se sent véritablement appartenir au collectif dans lequel il vit et prospère, selon un espace géographique déterminé allant de la commune à la nation tout entière et à l'Europe en passant par les départements et les régions. À la date prévue, le citoyen se mettra en mouvement pour aller voter au lieu où il est convoqué pour le faire, et qui symbolise le collectif humain auquel il appartient : l'école, une salle communale, etc. Ce déplacement contribue à l'identité citoyenne, il fait participer la personne à l'exercice de la citoyenneté et lui permet de retrouver l'ensemble des autres citoyens qui, comme lui, vont exercer leur droit de vote. Le vote engage la personne tout entière dans toutes ses dimensions physique et psychologique, il est un moment marqué par le vécu émotionnel autant que par le choix raisonnable.

L'attente démocratique

Inscrire les échéances électorales dans le futur, pouvoir visualiser la date sur son agenda permettent à chaque citoyen d'attendre le rendez-vous électoral, comme par ailleurs

il attend son amoureuse ou amoureux ou son retour dans l'entreprise. Ainsi, la période qui sépare deux élections constitue mentalement et psychiquement une période d'attente qui permet à chaque électeur de construire son jugement. Cette attente électorale n'est pas un moment passif, mais permet l'élaboration la plus construite possible du vote lui-même.

La construction du jugement repose d'abord sur l'évaluation de la politique menée depuis les dernières élections, que ce soit au niveau national ou local. Cette analyse n'est pas seulement une démarche raisonnée, elle est aussi un ressenti que les émotions contribuent à constituer, et il est bien qu'il en soit ainsi. Choisir son avenir n'est pas seulement une réflexion baignée de lucidité, cela participe d'un élan psychique et émotionnel qui fait que chaque électeur se décide autant avec son cœur et ses tripes qu'avec son esprit. Tout discours politique doit tenir compte de ces dimensions s'il veut créer un élan, une dynamique électorale qui permette à chaque électeur de se sentir écouté, compris et mobilisé pour une cause, des valeurs qui le dépassent.

Le rendez-vous électoral s'inscrit dans l'avenir, et c'est pourquoi le bilan des élus qui se représentent n'a qu'une place modeste par rapport au projet pour le temps qui vient, qui se confronte nécessairement, en démocratie, au projet des autres candidats. Le choix électoral résulte de l'adhésion à un projet, adhésion

mentale et affective qui met en mouvement les citoyens. Le recul de cette adhésion, que l'on constate à travers l'abstention massive aux élections, traduit une fatigue démocratique, mentale et psychologique, l'incapacité des candidats à mobiliser les citoyens pour qu'ils deviennent les acteurs de leur propre avenir. La perte du sens du rendez-vous démocratique annonce ainsi le risque de perte de la démocratie elle-même.

Le choc du réel de la politique mise en œuvre

La campagne électorale a pour but d'offrir un projet d'avenir, d'écrire un récit sur le devenir de la ville ou du pays et de mettre en mouvement l'attente des électeurs. Ainsi, le vote prendra une place dans l'imaginaire du citoyen pour construire un projet de changement de la société et même de la vie. Et c'est bien cette représentation imaginaire qui va se confronter au réel de la politique pour provoquer un décalage entre l'attente fantasmée et le réel réalisé.

Plus l'espérance est mobilisée, plus l'engagement humain est sollicité, plus les enjeux sont explicités, plus le réel peut être décevant. Il incombe donc aux candidats de proposer un futur qui ne soit pas un simple rêve, mais qui puisse s'inscrire dans le vécu quotidien des citoyens. Ils ont ainsi une grande responsabilité, car s'ils mobilisent les aspirations du peuple à un changement de société en sachant par avance qu'ils ne pourront pas le mettre

en œuvre, ou s'ils renoncent à le faire pour de mauvaises raisons, ce n'est pas seulement leur action politique qu'ils mettent en péril au risque de la critique populaire, c'est la démocratie elle-même qu'ils contribuent à dégrader.

Comme tout rendez-vous, le rendez-vous électoral engage et projette dans le futur, c'est un acte de vie du peuple qui doit être chéri comme tel si l'on ne veut pas voir s'installer un système adémocratiques muselant la parole des citoyennes et des citoyens.

Conclusion

Demain, la vie sans rendez-vous ?

Les périodes de confinement liées à la pandémie que nous avons vécues en 2020 et 2021 ont accentué un phénomène qui se développait déjà fortement: l'usage des smartphones et autres ordinateurs dans la vie quotidienne. De nombreux jeunes nés en même temps que l'usage de la téléphonie moderne vivent un smartphone à la main comme naguère on vivait avec un transistor sur l'épaule! Michel Serres, fin connaisseur de la sociologie du monde qui vient, avait repéré dans son ouvrage *Petite Poucette* l'usage permanent de ces nouveaux outils de communication qui serait fait par la jeune génération¹. La diffusion concomitante des réseaux sociaux (les mal nommés) et des algorithmes (nouvelle menace pour notre humanité) a transformé le rapport avec les autres et le sens même de l'existence humaine.

Pourquoi se donner rendez-vous dans ce monde numérique puisqu'il suffit d'un clic

1. Michel Serres, *Petite Poucette*, Paris, Le Pomnier, 2012.

pour se voir en image, se parler et même partager? Pourquoi se déplacer si du fond de sa couette on peut à mille lieues des autres échanger à tout moment et en toute occasion? Pourquoi sortir de chez soi pour faire les courses dès lors qu'un travailleur ubérisé viendra en temps et en heure apporter à domicile tout ce dont on a besoin? L'immédiateté, la tyrannie du « tout, tout de suite » déshumanise notre rapport au temps.

Cette vie de la communication immédiate rend ainsi caducs les rendez-vous et, par là même, met à mal le sens de l'attente. Cette dernière valorise la rencontre à venir, qui s'étirole dans l'immédiateté. La disponibilité permanente de l'autre devient même un carcan pour les deux! Il n'y a plus de temps pour s'imaginer la relation à l'autre, s'en émouvoir, la désirer puisqu'elle est en permanence à notre disposition!

Plus préoccupant encore, l'attente, qui permet de se représenter le moment du rendez-vous, et donc ce qu'il faudra être capable de dire, de faire, de réaliser à ce moment-là, suppose de se préparer: or pourquoi se préparer à la rencontre de l'autre si je peux le joindre en permanence? Dans cette façon de vivre, le sens même du travail de la pensée, de la maîtrise des émotions, de la construction de projets s'efface, et la pensée qui n'attend plus n'est plus qu'un vide de la pensée! Pour empêcher ce vide de la pensée qui peut devenir la pensée

du vide, il faut nourrir en permanence l'imaginaire, qui pourrait sans cela prendre des chemins de traverse...

Après la guerre de 1939-1945, le « prêt-à-porter » a pris la place des tailleurs sur mesure. Aujourd'hui, Netflix et Disney, les influenceuses ou influenceurs sont autant de « prêts-à-imaginer ». À tout moment, il faut suivre l'aventure des autres pour se penser soi-même vivant. Dans ce monde virtuel, les séries n'ont pas de fin et on les visionne d'un seul trait, alors qu'elles étaient conçues en principe pour créer un moment d'attente entre chaque épisode. Dans la vie numérisée, on ne peut plus attendre même ce qui était conçu pour être attendu! Il faut gaver l'imaginaire, qui se trouve ainsi sous emprise et en mal d'imagination.

On est plongé dans la sensation d'une « vie parallèle » dont on nous fait croire que l'on en devient acteur. Ce qui est présenté comme une vie de plus à vivre n'est qu'un ersatz de vie, une vie « Canada Dry » qui empêche de penser sa propre vie, de partager les émotions avec d'autres vivants, comme nous, et non avec des images qui ne sont pas plus vivantes que des robots. Cette immersion de plus en plus absolue dans le virtuel peut permettre d'échapper, mais un moment seulement, à la vie réelle et surtout à sa contrainte chronologique. La vie virtuelle n'a pas de fin, n'a pas de commencement, on peut revenir en arrière comme on

peut sauter les siècles, tout est permanent, c'est la vie des astres sans fin, celle de l'éternel recommencement. Le retour dans le réel peut alors être particulièrement difficile en laissant la personne démunie, incapable de maîtriser ou de gérer ses propres émotions, confrontée aux émotions des autres. Comment partager son imaginaire quand on n'y a plus accès, ni à ses propres représentations ?

Les réseaux sociaux, ajoutés aux séries, ont pour fonction première de remplir le temps de cerveau disponible pour qu'il n'y ait plus d'attente. Par la connaissance algorithmique des envies, des préférences, des sollicitations émotionnelles, le site proposera en permanence le produit le plus conforme au désir. Le consommateur qui s'imagine choisir, évaluer, tester, décider par et pour lui-même n'est en fait que la proie d'une équation mathématique qui dirige ses pensées en lui faisant croire que c'est lui qui choisit librement. Dans cette vie de la rencontre par un clic, l'image de sa personne devient plus importante que sa propre personne ! On n'hésite pas à se défigurer si, à l'arrivée, le résultat est plus conforme aux données protocolisées, qui décident du paradigme de la beauté et donc de la réussite ; la vie elle-même tend à se virtualiser dans une illusion qui devient mortifère.

Si la préparation du rendez-vous suppose la mise en tension psychique et émotionnelle, le rendez-vous lui-même impose le déplacement,

la disponibilité en lieu et en heure. Il ne nous oblige que si nous avons le respect de l'autre. Se rendre au rendez-vous, c'est respecter ceux qui eux-mêmes respecteront ce moment partagé dans le réel de la vie, et non dans son virtuel numérisé. Préparation, partage et respect conditionnent l'ensemble des rendez-vous qui étaient notre quotidien, nourrissent notre personnalité tout autant qu'ils socialisent nos existences. Redonner aux rendez-vous toute leur importance et leur force dans la construction de nos vies, dans le rapport aux autres, dans le sens de l'histoire est la meilleure façon d'éviter de sombrer dans l'angoisse existentielle que le monde d'aujourd'hui, à travers la guerre, les violences et les désastres écologiques, nous propose comme destin.

*

Il m'a paru utile d'écrire cet art du rendez-vous pour que chacun puisse en comprendre la véritable portée, au-delà de ce que nous faisons tous, presque comme un réflexe : remplir nos agendas de rendez-vous ! Le rendez-vous situe notre vie dans le temps et surtout oblige à la rencontre de l'autre, de tous les autres. C'est la société du respect et de l'engagement personnel qui nous permet de ne plus subir les événements, mais de les attendre et de les relier les uns aux autres pour nous inscrire dans notre histoire et celle de l'humanité.

Remerciements

À Daniel Blavet pour son amitié complice, à Gérard Clavairoly pour ses conseils avisés, à Laurent Cohen, Jérémie Peltier pour leur soutien bienveillant, à Aline Grange, Ruby Dupret, Élise Goldberg, Monique Debout pour leur précieuse contribution.

Table des matières

Avant-propos	9
Introduction.....	11
1. Les temps du rendez-vous	15
Le temps cyclique: le temps toujours recommencé	15
Le temps chronologique: le temps de l'histoire	17
La nécessaire datation	19
L'attente pour préparer le rendez-vous	22
L'attente pour conjurer la mort aux troussees!	25
La sérénité	26
La perte de sérénité	27
Représentation imaginaire et préparation de la réalité de la rencontre	29
Les rendez-vous empêchés	31
Les rendez-vous manqués	33
Le retard au rendez-vous	34
Rendez-vous et imprévus	35
Attente, manque et addiction	36

2. Les lieux du rendez-vous	39
Le nécessaire déplacement	39
Le lieu comme espace sensoriel de la rencontre	40
La dimension symbolique du lieu	43
3. Le « vous » du rendez-vous	47
La prise de rendez-vous	47
Le rendez-vous, un engagement réciproque	50
Fixer ou donner rendez-vous	51
4. Les raisons du rendez-vous	55
Le rendez-vous amoureux	56
Rendez-vous et travail	60
Rendez-vous et santé	70
Les rendez-vous festifs	77
Le rendez-vous démocratique	86
Conclusion	
Demain, la vie sans rendez-vous ?	91

Reconnue d'utilité publique dès sa création, la Fondation Jean-Jaurès est la première des fondations politiques françaises. Indépendante, européenne et sociale-démocrate, elle se veut depuis trente ans un lieu de réflexion, de dialogue et d'anticipation. Les partenariats éditoriaux qu'elle engage répondent à l'ambition de faire naître analyses pertinentes et propositions audacieuses, mais aussi de mettre cette production intellectuelle et politique au service de tous. Laurent Cohen et Jérémie Peltier sont directeurs des publications de la Fondation Jean-Jaurès.

Achevé d'imprimer en juin 2023
sur les presses de l'imprimerie New Print
pour le compte des éditions de l'Aube
331, rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour-d'Aigues

Numéro d'édition : 5786
Dépôt légal : juin 2023
Numéro d'impression :

Imprimé dans l'Union européenne

